

PROMOTIO JUSTITIAE

EXCHANGES ECHANGES INTERCAMBIOS

N° 57, septembre 1994

DANS LE PRÉSENT NUMÉRO

*** INTRODUCTION: REGARDEZ NOTRE MONDE**

Peter-Hans Kolvenbach, S.J.

*** MÉTHODE IGNATIENNE: L'EXAMEN GÉNÉRAL**

Adolfo Chércoles, S.J., Espagne

*** ÉVANGÉLISATION et CULTURES**

Michael Amaladoss, S.J., Inde

*** OPTION pour les PAUVRES:**

+ **BILAN et ENJEUX**

P. Gustavo Gutiérrez, Pérou

+ **Une EXPÉRIENCE**

Benedictus Triatmoko, S.J., Indonésie

*** Le ZAÏRE que nous VOULONS: Un PROJET de SOCIÉTÉ**

Muhigirwa Ferdinand, S.J., Zaïre

*** LETTRES et COMMENTAIRES**

Canada, Madagascar, Taïwan

*** RAPPORT sur la PROMOTION de la JUSTICE**

Michael Czerny, S.J.

C.P. 6139 — 00195 ROME — ITALIE

+39-6-687.9283 (fax)

czerny@geo2.geonet.de



REGARDEZ NOTRE MONDE

Peter-Hans Kolvenbach, S.J.

Au cours de ce temps fort de discernement en commun, nous sommes invités à tourner notre regard vers l'état de la Compagnie, en vue de la 34^e CG, qui devra en tirer profit pour l'avenir de la Compagnie. Nous aurons à regarder de très près la vie et l'activité de la Compagnie et voir dans quelle mesure elle est un instrument qui sert Dieu et dont Dieu se sert pour affronter, «mis avec son Fils», les défis de la mission aujourd'hui. Les tabloïds ont adopté avec clarté les points de vue du regard, élaborant une «composition de lieu» qui porte notre attention sur notre histoire récente. Maître Ignace considérait ce regard comme indispensable à toute élection. «Pour faire une bonne élection, dans la mesure où la chose dépend de moi, il faut que l'oeil de mon intention soit pur et orienté seulement vers la fin pour laquelle j'ai été créé, c'est-à-dire la louange de Dieu notre Seigneur...» (ES 169).

Dans les réactions aux tabloïds que nous avons reçues, quelqu'un a noté que le regard de ces tabloïds est plutôt celui de la Compagnie qui analyse attentivement les structures de notre temps, interprète leurs causes et conditions, non celui de la Sainte Trinité qui regarde «toute l'étendue et la circonférence du monde entier» dans la contemplation des Exercices spirituels sur l'Incarnation (102). Par contre, les tabloïds introduisent cette «composition de lieu» au moyen d'une prière qui demande «que l'Esprit Saint nous donne d'avoir l'esprit et le coeur du Christ, en sorte que nous puissions regarder le monde avec les yeux de Jésus, les yeux des pauvres et des sans pouvoir»¹.

Dans le décret 4 de la 32^e CG, ce regard de la Compagnie est manifestement tiré du regard de la Sainte Trinité qui regarde «tous les peuples en si grand aveuglement» (ES 106). Le décret 4 décrit les étapes de ce regard: «Ignace et ses premiers compagnons, dans l'expérience spirituelle, voulurent considérer attentivement le monde de leur temps pour en relever les besoins. D'abord, ils ont contemplé longuement les trois Personnes divines.... Ensuite, tout comme Dieu ils ont, eux aussi, longuement observé les hommes de leur temps.... Enfin, ils ont ainsi cherché de quelle manière ils auraient pu travailler, en réponse à l'appel du Christ Seigneur, à l'instauration de son Règne» (n° 14).

La 32^e CG reconnaît que les postulats ont fixé leur regard sur la terre (D.2 n° 4), une terre où les deux tiers de l'humanité ne voient pas ce qu'ils devraient voir (n° 5): toutefois, c'est à la lumière de l'Évangile que les hommes pourront saisir plus clairement que l'injustice provient du péché (n° 6). De cette manière, et dans l'esprit de la contemplation de l'Incarnation, nous reconnaissons que nous partageons l'universel grand aveuglement de l'humanité, si nous ne nous efforçons pas de suivre le mouvement du regard trinitaire sur le monde des hommes qui a Dieu comme notre Père, son Fils comme notre Sauveur et leur Esprit comme l'amour qui remplit déjà, aujourd'hui, tout l'univers.

¹ *Les jésuites vers la 34^e CG*, CIS 75 (1994), 11.

Considérant dans cette lumière trinitaire nos lumières et nos ténèbres, nous sommes «rassemblés dans un même vision de foi, forts d'une même espérance, enracinés dans un même amour du Christ qui nous a voulus pour ses compagnons»². Notre regard ne doit dépendre exclusivement ni de la chair ni du sang; même dans nos analyses administratives et sociologiques notre regard ne doit rien voir qui ne soit d'en haut, selon l'expression d'Ignace, rien qui ne descende du Père des lumières, selon les mots de Polanco³. C'est seulement ainsi que se réalisera un discernement véritable dans lequel l'Esprit nous rend capables de voir les choses comme le Seigneur les voit et de faire les choix qu'a faits le Christ, de les faire aujourd'hui et ici.

Considérant, alors, «comment Dieu notre Seigneur me regarde» (ES 75), demandons de porter sur l'état de la Compagnie un regard qui voie la lumière pascale à l'oeuvre, malgré nos ténèbres, dans la vie et l'activité de la Compagnie, afin que, mis avec le Fils, nous puissions découvrir la lumière qui provient de sa Lumière.

Le 30 mai, 1994

+ + + + +

² Cf. 32^e CG, D.4, n^o 15.

³ *Directoire*, 71, 310.

Au début de la semaine de Pâques a eu lieu à Alcalá de Henares le Forum Foi-Justice '94, qui a réuni les Pères Provinciaux et les Délégués à la Congrégation Générale des Provinces d'Espagne et de Portugal pour proposer un exposé succinct et varié de chaque Province (cadre social, habitudes de pensée, les jeunes).

Au total 70 jésuites qui veulent «prendre conscience de la manière dont l'option foi-justice s'ouvre sur l'avenir en partant de la situation actuelle, avec le regard fixé à la fois sur la prochaine congrégation générale et sur la marche propre de nos provinces», comme l'indiquait le P. Elías Royón, S.J., Provincial d'Espagne, dans son mot d'ouverture.

La Coordination nationale d'action sociale (CONAS), chargée d'organiser le Forum a élaboré une méthode qui donnait la priorité à l'intériorisation personnelle et collective des participants et à les «rendre capables» dans un climat de discernement ignatien.

MÉTHODE IGNATIENNE: L'EXAMEN GÉNÉRAL (ES 43)

Adolfo Chércoles, S.J.

1. L'Examen ignatien, cadre pour le Forum

On a déjà défini l'objectif du présent Forum Foi-Justice '94: «Prendre conscience de la manière dont l'option foi-justice s'ouvre sur l'avenir en partant de la situation actuelle, avec le regard fixé à la fois sur la prochaine congrégation générale et sur la marche propre de nos provinces». Cependant, pour ne pas nous limiter à une simple présentation de données, Jesús Renau a eu l'heureuse idée d'utiliser la méthode si ignatienne de l'**examen**. Il nous a paru à tous que c'était le procédé le plus adéquat et au surplus, ignatien.

Nous savons tous qu'Ignace accordait à l'examen une valeur beaucoup plus grande qu'à l'oraison. De fait, il en a fait une règle fixe dans les *Constitutions*, tandis que de l'oraison il a dit qu'un chacun verrait à déterminer celle dont il a besoin. Aussi, au moment de définir la méthodologie du Forum, nous avons établi ceci: «On désire offrir une plate-forme de rencontre, de réflexions et de prière en commun.... Dans ce but, on accorde priorité à l'intériorisation personnelle et collective et au fait de «se rendre capables». Ignace accorde priorité non au simple fait de savoir, mais à celui de sentir et de goûter; et comme c'était un homme hautement réaliste qui ne prenait pas pour entendu que nous étions habilités à tout simplement grâce à la bonne volonté, il souligne qu'il nous faut «nous rendre capables».

Les deux verbes qui encadrent l'expérience des Exercices sont «préparer et disposer l'âme»: ce n'est pas là une solution, sinon celle de nous ouvrir pour «nous rendre capables», ce qui est justement le thème des présentes journées. Nous devons tous nous rendre capables en vue d'un défi qui nous dépasse et nous a été lancé, s'il ne nous a pas été présenté. «Dans un climat de discernement ignatien, par opposition à une simple réception d'analyses», qui est ce en quoi on retombe toujours dans ces sortes de rencontres.

L'Examen général

Pour encadrer ce processus à partir de la conception ignatienne de l'examen, commençons par quelques observations. Vous savez que l'examen comprend cinq points. «Le premier point est de rendre grâces à Dieu notre Seigneur pour les bienfaits reçus. Le 2^e, de demander la grâce de connaître ses péchés et de les rejeter». Le 3^e est ce que l'on entend d'ordinaire, et un peu exclusivement, par «examen»: Ignace le situe dans un troisième temps. Pourquoi? Cet «examen», enfin, mène à reconnaître (4^e point: «demander pardon»), à assumer sa réalité propre, sans l'escamoter, sans l'esquiver; et, pour finir, à s'amender (5^e point: «se proposer de s'amender avec sa grâce»). De toute évidence, le processus ignatien tout entier est encadré par la grâce.

On nous suggère de consacrer le dernier jour à la planification d'actions concrètes par rapport à cet «amendement». En toute hypothèse, l'examen ignatien n'est pas un examen quelconque: il commence proprement au point 3, mais est précédé de deux autres points. Dans ces deux derniers, nous retrouvons l'originalité de l'examen ignatien, puisque aussi bien chacun des deux va nous fournir une perspective, une attitude.

Premièrement, nous y serons interrogés sur notre attitude par rapport à Dieu et, deuxièmement, sur notre attitude par rapport à nous-mêmes. Cependant, si on creuse un peu plus, nous serons appelés à démasquer les deux grands pièges corrélatifs. Face à Dieu, le grand piège qui nous guette est celui de **la projection**: nous demandons que Dieu soit d'accord avec nous (Ignace le rappelle de façon géniale dans la 2^e «classe» d'hommes). Face à nous-mêmes, le grand piège qui nous guette est celui de **la justification**, celui des mécanismes de défense, du sentiment de pouvoir sortir indemnes de cette confrontation. Quand nous nous prêtons à une évaluation, à un examen, nous conservons la secrète espérance de nous en tirer avec une mention honorable. Et ce n'est justement pas à cela que nous devons nous livrer dans un examen: celui-ci devrait, bien plutôt, nous ouvrir les yeux et nous faire sortir de notre ignorance.

2. Le premier point de l'Examen

L'action de grâces dans l'Évangile

Passons au premier point: «rendre grâce à Dieu, notre Seigneur». La première surprise que nous éprouvons, Évangile en main, c'est que toute action de grâces n'est pas selon Dieu. Rappelons-nous la scène du pharisien et du publicain. La prière du pharisien dit: «Je te rends grâce, Seigneur...» Voyez: elle commence précisément par ce premier point. Mais l'action de grâce du pharisien est un exposé des réussites dont sa personne ressent toute la fierté. Et dans la Bible, la satisfaction de soi n'est jamais objet d'action de grâces: c'est une pure exhibition de nos narcissismes.

Chez Jésus, l'action de grâce est toujours une surprise. Lorsque les disciples sont revenus, fous de joie en raison de ce qui leur était arrivé, *Lc 10* dit que Jésus fut rempli de l'Esprit Saint et de joie: il se surprit. L'action de grâce selon Dieu est une surprise. Ce n'est pas une formule: «Je passe le chapeau après avoir accompli ma besogne». Ce n'est pas une justification, pas une satisfaction. Non, avant tout c'est «un remerciement pour les surprises que tu m'as réservées». Dans l'Évangile, il est surprenant (et au mieux, on ne l'a jamais demandé) de voir Jésus évangélisé lui-même. Il l'a été à travers la surprise de la veuve qui fait l'aumône que l'on sait; à travers la foi de la Cananéenne, le centurion, le païen. Ce sont là les actions de grâce de Jésus, ses surprises; ce n'est pas l'inventaire de nos bons coups.

L'action de grâces dans les Exercices

Voilà comment Ignace encadre l'action de grâces. Pour enrichir ce premier point, je vais rappeler quelque chose que nous connaissons tous, afin d'assurer que notre attitude en soit réellement une qui nous secoue, non qui nous abrutisse.

Je fais allusion au centre même de la *Contemplation pour obtenir l'amour*. De la prière de demande ressort de façon originale quelle doit être notre ouverture à cette action de grâces: «la connaissance interne de tant de bienfaits reçus». Je dois rendre grâces non par évidence, mais afin d'ouvrir les yeux et réaliser, avec surprise, la source des bienfaits reçus. Lorsque, au siècle dernier, le pape a perdu ses États pontificaux, les chrétiens de cette époque-là en ont-ils rendu grâce? Et pourtant, ne le faisons-nous pas aujourd'hui? C'est là le problème de l'action de grâce: nous devons demander la connaissance intérieure, le don de ce qui nous ouvrira les yeux. Parce que, autrement, nous retomberons dans notre narcissisme, nous nous délecterons dans nos prétendus bons coups.

«Connaissance intérieure de tant de bienfaits reçus, afin que, totalement reconnaissant»: afin que je sois surpris, que je me démasque, que je m'ouvre à quelque chose de nouveau. La nouveauté nous fait peur, parce que nous chérissons l'inertie, mais la nouveauté nous surprend, nous libère et nous renouvelle. C'est pourquoi nous devons rendre grâces à Dieu. Faire cela, c'est être contemplatif. L'Évangile parle non d'une contemplation esthétique, mais d'une contemplation qui, remplie de surprise, se transforme en une réponse de remerciement. Et c'est ce que demande Ignace: «afin que, totalement reconnaissant, je puisse aimer et servir sa divine Majesté en toutes choses». «En toutes choses»: Ignace ne fait pas d'exceptions. Aussi, convient-il de nous ouvrir à un Dieu vérifiable dans ses dons, dans ces dons qui nous surprennent, nous libèrent, nous renouvellent, nous ouvrent les yeux. Dans ses dons, qui rendent possible une réponse de remerciement pour tout. Dieu n'est pas l'attente de la toute-puissance, mais la constatation de la grâce. Ce qui n'est pas la même chose.

Le «kairós», l'occasion, le «sans cause préalable»: Ignace dit que cela vient seulement de Dieu. Non ce que je me suis proposé, mais ce qui m'a surpris. La délectation dans la satisfaction de moi-même ne me mène pas à remercier Dieu: elle me renferme dans la sécurité de certains droits acquis, de la satisfaction de moi-même et de la suffisance qui demandent compte à Dieu. L'attitude contemplative produit, alors, une action de grâces issue de la surprise, à la perception de la réalité comme une occasion: une fois passée, je me rends compte que je dois rendre grâces même pour ce pour quoi je ne savais pas remercier.

Le don du Décret 4

Le premier point, par conséquent, est une attitude devant Dieu qui me secoue et me dynamise en vue du service: «entièrement reconnaissant, [je] puisse aimer et servir en tout». Avec joie, comme une occasion, non comme une obligation. Ce défi foi-justice n'est pas une obligation: c'est un don, une illumination, une grâce. De cela il faut être reconnaissant. Dans le cas contraire, nous n'aurions pas à remercier: il suffirait d'en faire montre et de passer le chapeau.

Comment procéder? Je suggérerais de prendre le décret 4, en même temps que les postulats que vous avez en main: ceux-ci représentent de fait l'inquiétude de la Compagnie d'aujourd'hui. Nous surprendre de cette Compagnie que nous, les plus vieux, avons peut-être vécue dans des perspectives différentes et qui, au sein de grandes frayeurs, de grandes surprises, de grands échecs et de grandes douleurs (dont il faut remercier), nous ouvre à quelque chose de nouveau,

à de nouvelles inquiétudes, et nous sentir tous solidaires de cette action de l'Esprit, de cette surprise de l'Esprit.

Juste une observation sur le décret 4: pour moi, selon mon expérience et à partir du monde dans lequel je me meus, la grande originalité du décret 4 consiste en ce qu'il n'est pas tombé dans le piège de nous suggérer que nous nous convertissions en «voix de ceux qui n'ont pas de voix». C'est là une formule qui m'a toujours gêné. Comme si les intéressés étaient muets. Voici la grande voix, voici le grand cri. Et le seul possible, le seul valide, le seul cohérent consiste à nous incorporer à ce cri. Nous ne pouvons pas suppléer. Vous avez cela aux numéros 48-50.

Ailleurs, on constate que nous tirons protection de nos origines, de nos études, de nos affinités. Et tout de suite après, on avoue que:

- «cheminant patiemment et humblement»
- la **petite Compagnie** à laquelle on a si souvent fait allusion —
- «avec les pauvres nous **apprendrons**»
- ils nous surprendront, comme la Cananéenne et la veuve ont surpris Jésus —
- «en quoi nous pouvons les aider»
- non par une puissance supérieure, par la science, non par l'originalité, ni par la chance qu'ils ont eue de nous rencontrer —
- «après avoir d'abord accepté de recevoir d'eux» (n° 50).

Pour moi, c'est là ce qu'il y a de plus original dans le décret 4, de plus innovateur, qui ne s'épuisera jamais; ce à quoi nous ne parviendrons jamais (de grâce, vous qui allez à la congrégation générale, défendez ce point comme des lions: qu'on ne retire pas cela, de grâce).

Ce sera la première partie. Nous ouvrir à ce «kairós» que la Compagnie est en train de vivre à partir de la surprise, non à partir de la suffisance ni de la satisfaction de soi.

3. Le second point des Exercices

«Le second consistera à demander la grâce de connaître nos péchés et de les rejeter.» C'est l'attitude face à nous-mêmes. Face à une attitude de mécanismes de défense, de justification de soi (celle que nous tenons normalement), Ignace propose l'attitude du dépouillement de soi, du refus de toute supposition. Aussi, la première grande grâce consiste-t-elle à ouvrir les yeux et à voir en quoi j'ai péché. Ce n'est pas chose évidente: c'est une surprise. Mon instinct me pousse à camoufler le péché, à tout justifier. Ignace est le grand maître du soupçon depuis Dieu.

Le péché dans le Nouveau Testament

Si le point précédent tendait à démonter nos mécanismes de projection, celui-ci vient démonter nos défenses. Le péché, dans le Nouveau Testament, n'est pas un lieu de rupture avec Dieu: c'est un lieu de rencontre avec Lui. Dans son péché, Pierre fait la rencontre de trois réalités: sa propre personne, sa vérité, les frères. Où s'est trouvé Pierre après ses reniements? Certainement avec ses compagnons. Voici que c'est dimanche, et voici qu'il raconte tout de A à Z. Ce péché partagé, reconnu collectivement, est un lieu de rencontre avec les frères, avec tous les frères, avec tout le monde, avec tous ceux à qui nous sommes envoyés, y compris les pécheurs. Dans la mesure où nous nous sentons tels, nous pourrions nous rapprocher d'eux. Le péché est toujours un point de **rencontre**.

Avec les frères, mais surtout avec Dieu. Pierre, dans sa chute, fait enfin la rencontre de Jésus. Auparavant, Jésus était un prétexte à son narcissisme: «Même si tout le monde t'abandonnait,

moi, je suis ici.» Plus tard, lorsque Jésus lui demande: «M'aimes-tu plus que ceux-ci?» (ce qu'il avait déjà dit), Pierre répond: «Tu le sais, Seigneur, tu sais que je t'aime.» Maintenant, oui: maintenant, il n'est pas centré sur lui-même; ce n'est pas son narcissisme qui occupe le premier plan. Il a rencontré Jésus grâce à la constatation de sa faiblesse. Le péché est une **grâce**.

La joie de nous ouvrir à notre vérité. «L'humilité consiste à marcher dans la vérité» (sainte Thérèse). L'humilité consiste à accéder à sa propre vérité, sans défenses préalables, avec le soupçon que je ne suis pas celui que je passais à mes propres yeux, que je ne suis pas celui que je recherche. C'est là la seconde grande attitude: ne rien considérer comme entendu.

Le péché dans les Exercices

Selon Ignace, il faut aborder le péché à partir du **soupçon** et à partir de l'**ignorance**. Je vous rappelle deux numéros des ES. Dans la première manière de prier, on demande à Dieu la grâce «de connaître ce en quoi j'ai fauté» (240), par rapport aux commandements. Semblable connaissance ne m'est pas évidente. Il me faut ouvrir les yeux. Mais on se surprend surtout de la vision de Dieu sur le péché dans la *contemplation de l'Incarnation*. Ce n'est pas un Dieu qui nous est jeté au visage, mais un Dieu qui contemple la réalité: «comment ils tombent en enfer dans un si grand aveuglement» (106). Le péché, alors, est pour Ignace l'ignorance par excellence. La grande illumination, la première grâce consiste en ce que nos yeux s'ouvrent à nos incohérences. Sans cette première grâce, toutes les autres sont fausses, sont cyniques: nous nous retrouvons dans la posture du pharisien, non en celle du publicain.

D'autre part, pour Ignace le péché n'est pas quelque chose de subjectif, quelque chose qui se forge et s'épuise dans la conscience. C'est **quelque chose de réel**, à quoi la conscience doit s'ouvrir. Aussi, tandis qu'il établit ce que je dois faire avec mes péchés (premier point), il demande dans un second point «d'évaluer la laideur et la malice contenues dans chaque péché mortel que l'on **commet**, même s'il s'agit d'une chose non défendue» (57). Il ne cherche pas à faire aucun développement théorique sur le péché: il ne renvoie à aucune morale, ni à aucune loi: ce qu'il veut, c'est affronter cette réalité et l'évaluer, évaluer ce qu'elle comprend de laideur et de malice. Cela est quelque chose de réel, d'actuel. Ce n'est pas quelque chose que, à partir de ma conscience et en fermant les yeux, je dois confesser sans que personne n'en ait connaissance: c'est une implication que tout le monde connaît, qui m'est lancée à la face à partir de l'extérieur. Ce n'est pas quelque chose qu'il me faut reconnaître à partir de ma sincérité: c'est quelque chose qu'il me faut constater à partir de la surprise. C'est une grâce de Dieu que de le constater.

Mensonge, vérité et joie

Ici, permettez-moi de vous raconter une anecdote délicieuse; je vous demande de la prendre en bonne part. Personne d'entre nous ici présents n'est pauvre, ni marginalisé. C'est toujours une lacune de nos réunions. Or, je vais vous présenter un marginal, qui ne sera pas gitan, mais guaraní. Alors que j'étais au Paraguay, Bartomeu Melià nous racontait un jour le fait suivant. Lors d'un congrès sur l'indigénisme, qui réunissait des anthropologues, des sociologues, des missionnaires, des gens du gouvernement, etc., un missionnaire avait amené deux Guaránis. Les pauvres étaient là, avec ce regard qui est le leur, comme perdu et absent. Les autres se disaient: ils ne comprennent rien, ils ne sont pas à leur place ici. Au cours du dernier exposé, un intervenant était en train d'établir un bilan des succès et des défis que présente encore le problème de l'indigénisme au Paraguay; il a perdu un bout de papier avec une citation, se mit à le chercher et se tut. Les Guaránis ne parlent qu'après un moment de silence: dans une conversation du genre de celles que nous tenons, ils n'ouvrent pas la bouche. Dans cet intervalle

de silence pénible, l'un des Guaránis lança: «Comme il est facile de débiter des mensonges, quand tout le monde veut les écouter». Cela m'a fait dresser les cheveux sur la tête.

Ce que nous voulons ici, ce n'est pas nous prendre la tête, débiter des mensonges, parce que nous voulons tous les croire; ce que nous voulons, c'est nous ouvrir à une réalité qui est là, hors de nous, qui doit nous interpeller et nous convertir, non ce que nous pourrions élaborer, mais le défi qui est là, hors de nous. Tout le reste serait un mensonge avec quoi nous prendre la tête.

Je termine avec une citation de Ribadeneyra sur la manière de procéder d'Ignace*. Pourquoi lire cela? Parce que vous, qui êtes ici, irez à la congrégation générale, autorité suprême de la Compagnie. Puissiez-vous la vivre, comme Ignace dit ici, dans la joie, non comme une charge stupide, mais avec joie, responsabilité et ouverture à l'Esprit, qui exige quelque chose qui nous dépasse.

(Ignace) croissait en dévotion dans sa charge, se disant qu'autrement il ne l'aurait pas, parce qu'il penserait que Dieu ne le lui demanderait pas. Sa manière de procéder est la suivante: premièrement, se dépouiller de soi; deuxièmement, demander de l'aide; troisièmement, penser; quatrièmement, aller présenter à Dieu.

Puisse cette manière de procéder être la vôtre aujourd'hui et être la vôtre là-bas, à la congrégation générale, à laquelle vous allez et dans laquelle nous nous sentons avec joie présents en vous là-bas, en ce moment important pour la Compagnie.

Adolfo Chércoles Medina, S.J.
Paseo de Cartuja 19 5°
18012 Granada, ESPAGNE

+ + + + +

ÉVANGÉLISATION et CULTURES

Michael Amaladoss, S.J.

J'aimerais présenter ici quelques réflexions sur l'évangélisation, à partir de l'essai du tabloïd *Évangélisation et culture* rédigé en préparation à la 34^e CG¹

J'ai entendu certaines critiques sur le tabloïd, selon lesquelles il ne mettrait pas assez l'accent sur la proclamation du Christ, l'expansion de l'Évangile et de l'Église, etc. La congrégation générale est une occasion non de faire de la théologie, mais plutôt d'établir des options apostoliques et pastorales. Aussi, le document prend-il le décret 4 comme point de départ et vise-t-il à déterminer ses implications pour aujourd'hui. La sorte de thèmes choisis pour la préparation sont ceux qui ont été identifiés dans les congrégations provinciales qui ont précédé les congrégations des procureurs et des provinciaux respectivement de 1987 et 1990. Ces thèmes résument les efforts de la Compagnie pour répondre à ce qui lui paraît comme les défis contemporains.

* *Monumenta Historica S.I., Fontes Narrativi*, vol. II, p. 474.

¹ *Les jésuites vers la 34^e CG*, CIS 25:1 (1994).

Quelle théologie de l'évangélisation sous-tend le premier tabloïd et y est comprise?

En premier lieu, l'évangélisation est perçue comme la mission divine de la communication propre de la vie de Dieu aux hommes, par l'Esprit et par la Parole qui se fait homme dans la progression de cette mission. Cette mission embrasse le monde et toute l'histoire. Elle vise le Règne de Dieu vers quoi l'univers entier est en marche, réconciliant toutes choses, toutes les cultures et tous les peuples².

Aussi, le mystère de la Rédemption lui-même est-il perçu dans le contexte de la création et de sa consommation ultime. Il présuppose une certaine théologie de la création elle-même comme relevant d'une alliance. L'Église est en mission comme le symbole et la servante de ce mystère. Son point d'intérêt se situe dans l'avenir, non dans le passé. Quand on parle de catholicité ou de communion, il faut percevoir celles-ci comme quelque chose qui est déjà en voie de réalisation. Le contexte est celui du Royaume qui existe déjà et qui n'existe pas encore.

L'évangélisation est perçue comme le dialogue permanent de Dieu et de la Parole de Dieu avec le peuple de Dieu. Les premiers à répondre sont ceux qui écoutent la Parole de Dieu. La Parole de Dieu les appelle à se convertir et à se transformer. L'inculturation est l'édification de l'Église locale comme une réponse à la Parole de Dieu. Et alors, le rôle du missionnaire dans ce dialogue est celui d'un messager, d'un catalyseur ou d'un instrument du processus. Il laisse la Parole de Dieu rencontrer les gens et les gens eux-mêmes réagissent. Mais ce missionnaire est aussi le médiateur d'une rencontre interculturelle entre sa propre culture et celle des gens. En raison de ce processus, il contribue tout aussi bien à l'unification permanente des cultures par le moyen d'un partage et d'un enrichissement mutuels, de sorte que l'Église devient une communion d'Églises locales.

Après Vatican II, il s'est produit un élargissement et une précision de l'idée de mission. Auparavant, la mission signifiait la sortie de son milieu pour aller former et agrandir l'Église en faisant des conversions. Mais, dans sa recherche d'un fondement théologique, *Ad Gentes* a commencé par la mission de Dieu, avec la mission perçue comme trinitaire, avec l'Église qui poursuit cette mission. Au cours des 25 dernières années, l'Église a découvert la dimension totale de la mission, comme incluant la promotion de la justice, la rencontre avec la culture, le dialogue avec les autres religions, etc., comme des dimensions de l'évangélisation intégrale.

Le synode des évêques sur la justice, en 1971, a dit que la promotion de la justice est partie intégrante de l'évangélisation. Jean-Paul II parle du dialogue avec les autres religions comme d'une partie intégrante de l'évangélisation. L'adoption concrète d'une tâche, alors, dépend du lieu et de l'époque, des talents d'un chacun, etc. Quand la 33^e CG parlait de l'évangélisation intégrale, elle embrassait tout cela comme quelque chose qui définit notre engagement envers la foi et la justice. Jean-Paul II reprend cette large vision dans son encyclique *Redemptoris Missio*. Il parle du travail pastoral parmi les chrétiens, de la ré-évangélisation des régions déchristianisées et aussi de la proclamation du Christ où celui-ci n'est pas encore connu. Il cite une longue liste de tâches, incluant la promotion de la justice, le travail dans les centres urbains, avec les toxicomanes, avec la jeunesse, etc.

Il s'est produit également un approfondissement de ce que signifie l'évangélisation aujourd'hui. La Parole de Dieu arrive aux gens comme un appel à la conversion et les incite à transformer les structures sociales. Nous entendons la mission avant tout comme une prophétie, avec le

² Colossiens 1, 1ère Corinthiens 15, Ephésiens 1, Romains 8, etc.

Christ lui-même comme prophète. Ce qui fait problème, c'est que, lorsqu'on se représente la prophétie de cette manière, on a tendance à se prendre soi-même pour prophète. Mais tant le missionnaire que les gens ressortissent au jugement de la Parole de Dieu. La prophétie se présente sous deux aspects: elle critique les structures existantes et elle propose une vision créatrice d'une nouvelle humanité. La fin ultime est toujours le Règne de Dieu. La prophétie n'est pas purement négative: elle est tout aussi bien positive. Les prophètes post-exiliques (Ézéchiel, Isaïe, Jérémie) condamnent tout à la fois les injustices de leur temps et perçoivent un avenir qui sera don de Dieu. En conséquence, partout où la Parole de Dieu apporte un défi prophétique, ce travail est mission.

L'utilisation que fait le pape du mot «évangélisation» dans la dernière encyclique se fonde sur *Evangelii Nuntiandi*. Quand le missionnaire étranger a établi l'Église locale, il peut s'en aller, mais le défi de l'Évangile reste là. À un certain stade, la proclamation s'arrête, mais l'évangélisation se poursuit. C'est parce que l'évangélisation paraît tout inclure qu'on essaie de repenser la mission comme une prophétie. Le dialogue avec les autres religions, par exemple, devient mission dès qu'il s'y trouve quelque défi au nom de l'Évangile.

C'est là une conception large de l'évangélisation qui fournit le contexte des trois thèmes du premier tabloïd. Il faut approfondir l'engagement pour la foi et la justice. Et il faut parler davantage du dialogue avec les autres religions. On parle souvent des religions du monde, mais en fait on montre peu de respect pour les religions indigènes. Quand on parle de syncrétisme, on donne souvent l'impression de condescendre aux religions indigènes. Avant de parler avec celles-ci, il convient d'écouter et de se demander ce que l'on peut apprendre d'elles.

Le troisième objet d'attention est la culture. C'est un choix délibéré, parce qu'on y retrouve des attitudes, des systèmes de valeurs et des vues sur le monde. Toute transformation réelle de la société implique et promeut une transformation d'ordre culturel.

Nous plaçons la culture dans le contexte des autres composantes de la société, comme la politique, l'économie, la personne, la société et la religion. Inculturation de l'Évangile et évangélisation de la culture sont perçues comme les deux pôles d'un seul et même processus. À mesure qu'on avance dans le document, l'attention se porte plus sur le second pôle: le processus d'évangélisation de la culture devra différer selon les diverses cultures.

Mais dans notre recherche d'un élément commun, nous parlons de la modernité comme d'un défi à toutes les cultures, c'est-à-dire, la sécularisation, le pluralisme, les médias.

Conclusion: l'expérience du pluralisme des religions et des cultures est un signe des temps. Certains appellent cela un phénomène post-moderne. Personnellement, je ne pense pas que cela ait rien à voir avec la post-modernité, à moins de concevoir la modernité comme les Lumières et le paradigme colonial ouest-européen. J'aime mieux me représenter la modernité comme l'impact de la science, de la technologie, de l'industrialisation, de l'urbanisation et des mass-médias. Nous sommes encore dans la période moderne, puisque toutes ces choses n'ont pas encore eu tout leur impact.

Je pense que la 34^e CG devrait porter attention aux défis de la justice, de la religion et de la culture comme à des applications concrètes du décret 4 de la 32^e CG

Michael Amaladoss, S.J.
C.P. 6139
00195 Roma, ITALIE

C'est en juillet 1968 que le péruvien Gustavo Gutiérrez se mettait à parler de théologie «de la libération» au lieu de l'habituelle — à l'époque — théologie «du développement». On connaît la fécondité de cette pensée dans la pastorale de l'Église catholique en Amérique latine. Un quart de siècle plus tard, le théologien donnait à Montréal, au Québec, une conférence-bilan dans le cadre des fêtes du 25^e anniversaire de l'implantation de la Faculté de théologie sur le campus de l'Université de Montréal.

Gustavo Gutiérrez rappelle que la préoccupation pastorale de l'Église d'Amérique latine s'inscrit dans la perspective de «l'Église des pauvres» ouverte par le pape Jean XXIII. Et il montre que le thème actuel de «nouvelle évangélisation» — proposition déjà formulée dans le document des conclusions de Medellín de 1968 — est axé, en Amérique latine, sur la réalité des pauvres et sur la nécessaire solidarité des chrétiens.

OPTION pour les PAUVRES BILAN et ENJEUX¹

Gustavo Gutiérrez

Je voudrais tout d'abord remercier la Faculté de théologie de l'Université de Montréal de l'honneur qu'elle me fait en me remettant ce doctorat honorifique. Comment vous remercier pour ce geste gratuit que, par définition, on ne mérite pas!

Je suis particulièrement heureux d'être ici de nouveau, à Montréal. En effet, il y a vingt-six ans, à l'été de 1967, pendant l'Exposition universelle (et pendant la visite de De Gaulle), j'ai donné un cours de deux semaines à votre Faculté. Le thème portait sur l'Église et les problèmes de la pauvreté, thème proche de celui que vous m'offrez à traiter ce soir. J'en avais profité alors — c'était à peine deux ans après le Concile — pour travailler surtout sur la signification biblique et théologique de la pauvreté. C'était une année avant que n'apparaisse l'expression **théologie de la libération**. Je puis vous dire que le contenu de cette perspective théologique a pris forme dans ce cours donné à Montréal. C'est pourquoi il m'est très agréable de me retrouver avec vous.

1. Un souvenir

Permettez-moi de vous faire part d'un souvenir. J'ai eu l'occasion d'aller à la quatrième session du Concile Vatican II. J'avais collaboré avec un évêque chilien, qui était alors président du Conseil épiscopal pour l'Amérique latine (CELAM), Monseigneur Manuel Larraín. J'avais reçu une invitation à assister à la clôture du Concile, mais je n'ai pas eu la force d'y aller. Pendant ces deux jours, les 7 et 8 décembre 1965, j'ai fait une retraite seul, chez moi, et c'est là que j'ai eu l'occasion d'écouter à la radio l'un des plus beaux discours de Paul VI sur la signification du Concile. Je vivais alors, et j'emprunte une expression française, des «sentiments mêlés». D'une part, j'étais très heureux du Concile où s'était exprimée la théologie que j'avais étudiée et à

¹ La conférence a été préparée originellement en français et donnée le 16 septembre 1993. La transcription a paru dans la revue *Théologiques* (1/2, octobre 1993, 121-134). Père Gutiérrez a corrigé le texte, qui garde néanmoins son caractère oral, et donné son aimable accord à sa publication par *Promotio Justitiae*.

laquelle je m'identifiais. D'autre part, je ressentais un très grand malaise: les grands défis du peuple latino-américain n'étaient pas présents.

Le regard sur la pauvreté n'a pas été très présent au Concile, ni la situation très conflictuelle que l'on vivait en Amérique latine. Mon côté européen (en tant qu'ancien étudiant en Europe) si l'on veut, était content; mais mon côté latino-américain, plus métis ou indien, était plutôt confus, en attente d'autre chose. Et je me souviens très bien que c'est à partir de ces deux jours d'expérience spirituelle, s'il faut fixer une date, que j'ai commencé à prendre une certaine distance avec la théologie que j'avais travaillée et lue avec ferveur. Je venais de vivre mes premières années de travail pastoral et j'avais senti en Amérique latine et particulièrement dans mon pays, le Pérou, une réalité qui n'avait pas été traitée directement au Concile. Au-delà des expériences personnelles, c'est de cela dont je voudrais vous parler tel que j'y réfléchis aujourd'hui.

L'intervention comportera trois parties. La première consistera en un rapide parcours historique, de ce qu'on appelle aujourd'hui **l'option préférentielle pour les pauvres**. Dans ma deuxième partie, je voudrais saisir avec vous le sens de cette expression. Enfin, une troisième partie toute courte, portera sur ce qu'on a commencé dernièrement à appeler **la nouvelle évangélisation**.

2. Parcours historique

Les discours de Jean XXIII autour du Concile peuvent se résumer en une question fondamentale et trois grandes intuitions. La question était: comment être capable de dire aujourd'hui «que ton règne arrive»? C'était l'inquiétude profonde du Pape à partir de laquelle il a parlé de trois préoccupations majeures, en particulier de la présence de l'Eglise aux trois mondes.

En tout premier lieu, de l'ouverture au monde moderne. Je ne vais pas la développer longuement. Vous connaissez ces choses tellement bien. Les documents préparatoires du Concile n'allaient pas dans ce sens. Mais rappelez-vous, ils ont été rejetés, sauf celui sur la liturgie, parce qu'ils ne correspondaient pas aux intentions de Jean XXIII. Au Concile, on disait, en blaguant, qu'ils avaient été rejetés grâce à «l'attaque rouge». Il s'agissait de sept cardinaux, dont le cardinal Liénart de Lille, qui avaient contribué au rejet des schémas préparatoires. Ces interventions ont permis la rédaction de la Constitution *L'Eglise dans le monde de ce temps* où le thème de l'ouverture au monde moderne est très présent.

La deuxième intuition fut celle de la présence de l'Eglise dans un autre monde: le monde chrétien, celui du dialogue oecuménique. Bien sûr, ce dialogue avait commencé depuis quelques décennies avant le Concile, mais les Pères ont accepté cette intuition du pape et l'ont étendue au monde religieux en général. Le dialogue oecuménique avait été favorisé par la présence de quelques experts orthodoxes et protestants au Concile, dont Karl Barth.

Un mois avant le début du Concile, exactement le 11 septembre 1962, Jean XXIII a prononcé un discours dans lequel il a utilisé l'expression «un autre point lumineux». Si vous avez une familiarité avec les textes de Jean XXIII, vous aurez constaté que chaque fois qu'il veut parler de quelque chose d'important, il parle de «*punto luminoso*» point lumineux. C'était simplement une façon d'attirer l'attention sur ce qu'il voulait dire. En face des pays sous développés «**L'Eglise est et veut être l'Eglise de tous, et particulièrement l'Eglise des pauvres**». Trois éléments importants se retrouvent dans cette petite phrase.

Vous savez peut-être que l'expression pays sous-développés est plutôt récente. Elle est apparue vers 1955, c'est-à-dire quelques années avant ces discours du Pape. Celui-ci ne dit pas en face

des pays «en voie de développement» euphémisme fort employé à l'époque. Ainsi donc en face de la pauvreté du monde, l'Église est (telle est la réalité) et l'Église veut être (tel est le projet) l'Église de tous et, particulièrement l'Église des pauvres. On ne peut donc pas séparer «l'Église des pauvres» de «l'Église de tous»!

2.1 Le thème de la pauvreté au Concile

Jean XXIII a proposé cette vision de l'Église au Concile comme un sujet qui s'imposait. Or les Pères du Concile qui avaient le plus d'influence venaient plutôt des pays du Nord, de l'Europe et de l'Amérique du Nord. Ils étaient pris par la question de l'ouverture au monde moderne. En fait, l'Église catholique n'avait pas encore pleinement accepté des dimensions comme la liberté, l'esprit démocratique, les sciences, les techniques, etc. La majorité des Pères étaient préoccupés aussi par le dialogue œcuménique, puisque dans les pays d'où ils venaient, les Églises protestantes, sont très fortes: Allemagne, Angleterre, États-Unis, Canada. Ils étaient tellement préoccupés par ces deux premiers points qu'ils ont un peu oublié le troisième: le souci de l'Église des pauvres dans le contexte que je viens de rappeler.

Dans les deux derniers jours de la première session du Concile, un ami très proche de Jean XXIII, le cardinal Lercaro, archevêque de Bologne et l'un des modérateurs du Concile, a fait une intervention dans laquelle il a affirmé: «le thème du Concile doit être l'évangélisation des pauvres, la pauvreté dans le monde». Et il a précisé: «ce n'est pas un thème mais LE thème du Concile». Et de continuer: «Si l'on prend ce point-là, alors on pourra traiter de la question œcuménique et de l'ouverture au monde». Je vous prie de faire un petit effort d'imagination. Imaginez, que le Concile ait accepté la proposition de Lercaro, on aurait eu comme thème central, pour l'Église catholique, celui de la pauvreté dans le monde et de l'évangélisation des pauvres, pensez aux conséquences. Les Pères du Concile étaient émus en écoutant le cardinal Lercaro, mais comme vous le dites en français: «c'était trop beau pour être vrai». Les préoccupations étaient autres. Deux autres cardinaux, très importants à l'époque, le cardinal Suenens, de Malines en Belgique, et le cardinal Montini, celui qui, peu après, serait pape, ont alors plutôt souligné les deux premières intuitions, surtout la première, celle de l'ouverture au monde moderne.

On retrouve, dans les documents conciliaires, quelques passages sur la pauvreté. Ainsi, en *Lumen Gentium* il y a une référence à l'évangélisation des pauvres. On lit: «Comme c'est dans la pauvreté et la persécution que le Christ a opéré la rédemption, l'Église elle aussi est donc appelée à entrer dans cette même voie» (§ 8). Mieux encore, on lit dans l'un des meilleurs textes du Concile, le décret *Ad Gentes* sur la mission: «C'est donc par la même route qu'a suivie le Christ lui-même ... que l'Église doit marcher, c'est-à-dire par la route de la pauvreté» (§ 5). C'est bien, mais c'est peu. On peut comprendre, non pas l'absence, mais cette présence timide du thème de la pauvreté dans les documents conciliaires. Ne soyons pas anachroniques. Il serait facile aujourd'hui d'accuser le Concile. Mais les gens à l'époque connaissaient d'autres inquiétudes. Le point de la pauvreté, de l'Église des pauvres, n'avait pas encore, dans la conscience ecclésiale, l'importance qu'il a prise plus tard.

Trois ans après le Concile, dans la cité colombienne de Medellín, a eu lieu une conférence épiscopale latino-américaine. C'était en 1968. A cette conférence, la troisième intuition du pape Jean XXIII était très présente. Cela n'est pas tellement étonnant, si vous constatez, que les seuls pays qui soient à la fois majoritairement pauvres et chrétiens, se retrouvent en Amérique latine. En majorité, dis-je, car il y a des chrétiens en proportion importante en Afrique; mais pour des raisons historiques que nous connaissons, normalement ils ne le sont pas dans des proportions

latino-américaines. Ce n'est pas le cas de l'Asie où les chrétiens sont en minorité, avec l'exception des Philippines. Le seul continent, donc, où nous retrouvons en majorité pauvreté et foi chrétienne est l'Amérique latine. On y a repris cette troisième intuition de Jean XXIII. Je pense que la signification la plus importante de la conférence épiscopale de Medellín, a été le fait de voir une Église, celle d'Amérique latine, devenir adulte.

2.2 Medellín et le sens de la pauvreté

Les documents de Medellín comportent, selon un schéma qui vient de la Jeunesse catholique ouvrière, trois parties: vision de la réalité, réflexion et lignes pastorales. A Medellín, on a non seulement décrit la pauvreté latino-américaine, mais on a également signalé les causes de cette pauvreté. Voilà pourquoi on a parlé de libération: pauvreté et libération étaient les deux grands thèmes.

On a voulu clarifier le sens du terme pauvreté. Il faut distinguer trois sens du mot pauvreté. Il y a d'abord la «pauvreté **réelle**» que nous appelons souvent «pauvreté matérielle». C'est manquer du nécessaire pour vivre comme des êtres humains. C'est un scandale, un mal, comme on l'a dit ouvertement à Medellín.

Un deuxième type de pauvreté est la pauvreté **spirituelle**, comprise non pas, en premier lieu, comme le détachement par rapport aux biens matériels, mais comme l'enfance spirituelle. Remettre nos vies dans les mains de Dieu: tel est le sens de la pauvreté spirituelle, sens le plus significatif dans la révélation chrétienne. Cette pauvreté permet de reconnaître Dieu comme amour, Père, Mère; de reconnaître les autres personnes comme des frères et des soeurs; accepter, l'amour gratuit de Dieu.

La pauvreté comme **engagement**, telle est la dernière précision apportée à Medellín: une solidarité avec les pauvres dans la lutte contre la pauvreté; un engagement pour les pauvres et contre la pauvreté.

Vous le savez, Medellín a été une voix très prophétique dans la vie de l'Église latino-américaine. Je ne prétends pas que l'ensemble de l'Église, toute l'Église latino-américaine, a marché dans les pas de Medellín. Je le voudrais bien, mais vous n'êtes pas sans savoir les résistances à un engagement comme celui-là. Peu importe, c'était une voix significative qui a rendu possible bon nombre d'expériences et d'engagements. Cette vision a finalement été confirmée et ratifiée à Puebla où on a alors parlé de **l'option préférentielle pour les pauvres**. Cette expression comporte trois termes: «pauvre», «préférence» et «option» avec les expressions de Medellín reprises en une seule phrase. La «pauvreté» dont on parle ici est la pauvreté matérielle; la «préférence», la pauvreté spirituelle; et l'«option», l'engagement contre la pauvreté.

A Santo Domingo, en 1992, entre bien d'autres points, on a ratifié cette vision. Santo Domingo a répété que l'Église latino-américaine avait **une** option et différentes lignes pastorales. Je le souligne, parce que les documents préparatoires parlaient d'au moins huit ou dix options préférentielles.

3. **L'option préférentielle pour les pauvres**

La meilleure façon de saisir les enjeux de l'expression est de la reprendre mot par mot: pauvreté, préférence et option.

3.1 La pauvreté

La pauvreté comporte des dimensions économique, sociale, politique, mais elle est certainement plus que cela. En dernière analyse, la pauvreté signifie mort: mort injuste, mort prématurée des pauvres, mort physique. Vous le savez, ce n'est malheureusement pas seulement en Amérique latine que les gens meurent des maladies que la médecine a déjà vaincues. Il n'y a pas de raisons pour mourir du choléra; mais le choléra tue des personnes au Pérou, mon pays, et tue des gens dans d'autres endroits du monde, en Asie et ailleurs: des gens pauvres.

La pauvreté cause donc la mort physique, sans parler des situations de répression du peuple; mais c'est aussi de mort culturelle dont il faut parler. Quand un peuple n'est pas apprécié, quand il est méprisé d'une manière ou d'une autre, d'une certaine façon, vous tuez les gens qui appartiennent à ce peuple. Nous avons en Amérique latine différentes races, cultures et langues. Si vous méprisez ces cultures et ces races, vous tuez les gens qui appartiennent à ces groupes sociaux. Les anthropologues aiment dire que la culture c'est la vie; si vous méprisez la culture, vous méprisez la vie. Cela arrive aussi, quand on ne reconnaît pas aux femmes la plénitude de leurs droits humains.

La pauvreté signifie donc la mort. En disant cela, je n'ai pas voulu occulter la dimension sociale, économique ou politique; j'ai voulu plutôt insister sur le sens de cette pauvreté sociale, économique et politique pour vous dire que c'est finalement de la vie dont il est question. C'est pourquoi, dans les communautés chrétiennes, en Amérique latine, on parle fréquemment du Dieu de la Vie et on rejette son contraire: la mort physique ou culturelle, injustes comme d'autres manifestations d'égoïsme et de péché.

Qu'est-ce qu'on peut alors entendre par pauvre? Je pense qu'il n'y a pas une bonne définition. Mais on peut s'en approcher en disant que les pauvres sont les **in-signifiants**, ceux qui ne comptent pas pour la société et très souvent pour les Églises chrétiennes. Le pauvre est, par exemple, celui qui peut attendre une semaine à la porte d'un hôpital pour voir un médecin. Un pauvre est celui qui n'a pas de poids social, que l'on vole par des lois injustes et qui n'a pas le pouvoir de parler pour changer cette situation. C'est l'**in-signifiant** qui n'a pas de poids économique, qui fait partie d'une race méprisée, culturellement marginalisée. Ils sont toujours présents à travers des statistiques, mais ils n'ont pas de nom. Mais nous ne connaissons pas les noms des pauvres. Ils demeurent des anonymes. Les pauvres sont socialement insignifiants, mais non devant Dieu.

On me dit parfois: «vous, un latino-américain, vous êtes un pauvre». Je regrette. Je tâche d'être engagé avec des pauvres et j'habite dans un quartier pauvre, mais je ne suis pas un pauvre, parce que je ne suis pas un in-signifiant. Et je ne suis pas un in-signifiant parce que je suis prêtre. Il vaut mieux le dire clairement. Je tâche d'être avec les pauvres, mais comme prêtre et comme théologien, je mentirais en disant que je suis in-signifiant dans mon pays. Ce serait de la fausse modestie ou tout simplement de la modestie, parce que toutes les modesties sont fausses. Il vaut mieux reconnaître ce que l'on est et, avec une certaine humilité, essayer d'être proche des pauvres.

Enfin, pour terminer avec la pauvreté, il faut préciser ceci: si vous parlez des pauvres, vous aurez probablement la réaction de personnes qui vous disent que vous êtes très généreux et sensible. Mais si vous parlez des raisons de la pauvreté, les gens peuvent se dire: «mais celui-là est-il chrétien? N'est-il pas plutôt politicien?»

D'autre part, les pauvres ne vivent pas seulement des privations; les pauvres ont aussi une grande richesse à apporter. Quand on parle de l'option pour les pauvres, on ne parle pas seulement des gens qui n'ont rien du tout parce qu'ils sont insignifiants; ils sont aussi d'une très grande richesse.

3.2 La préférence

J'ai souvent rencontré des personnes qui trouvaient étrange l'emploi du terme «préférence». Ne serait-il pas préférable de dire tout simplement option pour les pauvres, préférence étant trop mou? Au contraire, la préférence implique l'universalité de l'amour de Dieu dont personne n'est exclu. C'est seulement à l'intérieur de ce cadre de l'universalité que l'on peut comprendre la «préférence», c'est-à-dire «ce qui est premier». La Bible parle de la préférence de Dieu pour les pauvres. Pourquoi, dans la Genèse, Dieu a-t-il préféré Abel à Caïn? Il n'est pas dit qu'Abel était meilleur, et que Caïn était quelqu'un de mauvais. Mais Abel était le cadet; Dieu a préféré le sacrifice d'Abel au sacrifice de Caïn. Le péché de Caïn est de n'avoir pas accepté la préférence de Dieu pour Abel. C'est pour cette raison qu'il l'a tué. Le refus de la préférence, c'est de ne pas comprendre qu'il faut tenir ensemble l'universalité de l'amour de Dieu et la préférence pour les plus pauvres. C'était déjà l'expression de Jean XXIII: **«L'Église de tous et particulièrement l'Église des pauvres»**. Comme chrétiens nous ne pouvons pas dire: «il n'y a que les pauvres qui comptent». Cette attitude n'est pas chrétienne comme celle — à l'autre extrême — de prétendre aimer tout le monde, alors qu'on n'aime personne. Tenir ensemble les deux aspects, universalité et préférence, n'est pas facile. C'est un grand défi.

Mais pourquoi cette préférence? Ce n'est pas l'analyse sociale qui me permet de comprendre la pauvreté et préférer les plus pauvres. Cette analyse est certes utile, mais n'est pas suffisante. Ou encore, qu'il faut préférer les pauvres par compassion humaine. La compassion humaine est très importante, mais ce n'est pas la dernière raison. Ou encore dire: «je vous comprends, si vous parlez tellement des pauvres et tellement fort, c'est parce que vous êtes latino-américain». Je réponds toujours à ces personnes: «tâchez de ne pas me comprendre trop vite: si je parle de la pauvreté c'est en premier lieu parce que je suis chrétien, en deuxième lieu parce que je suis latino-américain. La question géographique, si importante soit-elle, vient en second lieu.

Enfin, quand j'entends certains dire que les pauvres sont bons, pour justifier la préférence à leur égard j'ai un peu l'impression que ces personnes n'ont jamais vu un pauvre. Parce que les pauvres sont des êtres humains; il y en a, en effet, de très bons mais aussi de mauvais. Nous devons préférer les pauvres non parce qu'ils sont bons (s'ils le sont tant mieux) mais tout d'abord parce que Dieu est bon et qu'il préfère les plus oubliés, les opprimés, les pauvres, les abandonnés. Le fondement est en Dieu. La raison ultime, finale, de la «préférence», c'est le Dieu de notre foi. Cette affirmation est très engageante, parce que vous et moi croyons au même Dieu. Ce que je viens de dire vaut pour vous aussi; vous ne pouvez pas échapper à cette préférence pour les pauvres. Comment faire? C'est une autre question. Mais si nous croyons au même Dieu, alors nous devons historiquement cheminer ensemble. La préférence vient de la bonté de Dieu et vient de l'amour gratuit de Dieu, la notion centrale du message évangélique. Dieu nous a aimés le premier. Notre vie, nos vies sont des réponses à cette initiative gratuite de Dieu. C'est la signification de la pauvreté spirituelle.

Les grands mystiques, saint Jean de la Croix, par exemple, nous apprennent comment le Dieu gratuitement touché est au cœur de la vie spirituelle. Et cela ne s'oppose pas à l'engagement social et politique. Mais sans contemplation, sans prière, nous n'avons pas de vie chrétienne.

Par ailleurs, sans solidarité avec les pauvres, nous n'avons pas de vie chrétienne non plus. Nous avons donc deux dimensions qu'il faut tâcher de tenir ensemble.

3.3 Option

On entend parfois ce genre d'observation: «l'option pour les pauvres, c'est quelque chose que les non-pauvres doivent faire». Pas vrai. Ces pauvres eux-mêmes doivent aussi faire l'option pour leurs frères et leurs soeurs de race, classe sociale, culture. L'option est donc une décision qui concerne tous les chrétiens.

4. La nouvelle évangélisation

Si un jour quelqu'un me demandait: «quelle est la perspective la plus importante dans la théologie qu'on appelle la théologie de la libération?» Je répondrais que c'est l'option préférentielle pour les pauvres. La théologie de la libération peut disparaître, pourvu que cette option demeure. Jusqu'à l'âge de quarante ans, je n'ai jamais parlé de théologie de la libération. J'étais alors chrétien, ou je tâchais de l'être; et j'espère l'être tout autant après la théologie de la libération. Une théologie c'est un moyen pour comprendre ma foi. Ce n'est pas un article de ma foi, de mon credo. La théologie a un rôle important, mais à sa place.

Le point de départ de toute théologie c'est la révélation; les théologies se différencient par la façon de s'approcher aux grands thèmes. Dans la façon de traiter un thème, il y a eu des différences en théologie au cours des deux mille ans. Je ne pense pas que la théologie de la libération soit quelque chose de permanent. Aucune théologie ne doit l'être, et c'est même mauvais une théologie qui dure trop longtemps. On en a eu l'expérience dans l'Église. S'il reste cette préférence pour les pauvres, nous aurons gagné quelque chose d'important, parce qu'elle est profondément liée à la révélation dans la Bible. Ce sera le mérite de la théologie latino-américaine d'avoir rappelé cette option.

L'option préférentielle pour les pauvres, c'est l'axe de ce qu'on appelle la **nouvelle évangélisation**. Vous connaissez l'expression; elle est à la mode. Ce que l'on sait peut-être moins c'est qu'elle se trouvait dans le document préparatoire de Medellín et le premier texte de cette conférence². Le document parle du besoin, en Amérique latine, d'une nouvelle évangélisation. Ce fut une sorte de prise de conscience, celle d'être en train de vivre un moment historique différent, dans un contexte social et culturel autre qui demande de nouveaux schèmes pour annoncer l'Évangile. Une nouvelle évangélisation exige une nouvelle vision du monde. Autrement, cette expression risque de se vider de sa nouveauté. L'expression a été reprise avec force par Jean Paul II.

Je ne sais s'il se trouve des latino-américains parmi vous et des personnes qui ont travaillé et qui travaillent là-bas. Quant à moi, je pense que l'Église latino-américaine vit son moment historique le plus riche. Riche ne veut pas dire facile, car nous avons une richesse douloureuse: celle des martyrs. Plusieurs chrétiens en effet ont donné leur vie pour l'option préférentielle en faveur des pauvres. C'est le cas de Romero, évêque en El Salvador, d'Angelelli en Argentine, d'Ellacuría en El Salvador et de tant d'autres moins connus. Quand une Église est capable d'avoir parmi ses membres des gens qui donnent leur vie de cette façon, il y a quelque chose d'important qui arrive à cette Église.

² Cf. «Message aux peuples d'Amérique latine».

Les théologiens de la libération appartiennent, eux, à un monde connu, mais je pense que cette Église a d'autres représentants de ce qui se vit vraiment là-bas. Je vous rapporte une expérience plus ou moins personnelle. Il y a trois ou quatre ans, j'étais allé rencontrer une équipe de pastorale formée autour de quelques prêtres. Il y avait parmi eux un canadien. A cet endroit, les personnes connaissent toutes sortes de violence: terrorisme qu'on ne peut pas accepter, violence de la drogue et même violence de l'armée. Nous avons passé une nuit à discuter. L'équipe pastorale présentait ses problèmes, je tâchais de leur faire des suggestions, la réponse était toujours la même: «Non, non, nous avons déjà essayé, ça ne marche pas». «Mais faites ceci». «Ça ne marche pas non plus». Alors vers quatre heures du matin, je leur ai dit: «Écoutez, je suis vraiment ému. Malgré cela j'ai une blague qui me vient en tête et je me permets de vous la raconter. Au moment où l'avion quitte l'aéroport, le pilote communique avec la tour de contrôle pour lui signifier que l'appareil connaît des difficultés. Le responsable de la tour de contrôle suggère des manoeuvres que le pilote ne peut effectuer, parce qu'il est trop tard. Alors le préposé à la tour de contrôle lui dit à la fin: «Dis avec moi: Notre-Père, qui es aux cieux...»

Cette nuit-là, j'étais à la tour de contrôle. Je leur ai suggéré de dire un «Notre-Père». Ces personnes sont inconnues; elles ne seront jamais citées dans les journaux; personne ne leur demande quels sont leurs problèmes dans l'Église. Vous savez, à côté de la souffrance de mon peuple, j'ai honte de parler de mes propres difficultés. Mes voisins souffrent dans mon quartier parce qu'ils ne peuvent pas apporter de la nourriture à leurs enfants. Cette équipe pastorale souffre. Son travail pastoral, à vue humaine, n'est pas efficace, parce que les situations sont très difficiles.

Quand je rencontre de ces personnes, je nourris ma foi et mon espérance. Une Eglise qui est capable de faire naître des équipes comme celle-là a une très grande générosité. Je ne prétends pas que l'ensemble de l'Église latino-américaine soit engagé dans la voie de Medellín, qu'elle soit tout entière solidaire des pauvres. Je veux simplement dire qu'il y a quand même de très belles choses qui se font, non pas nécessairement à cause de la théologie de la libération, bien qu'il faille reconnaître que ce soit aussi un facteur important, dans la vie de beaucoup de personnes. Des gens qui me demandent quel impact a eu la théologie de la libération en Amérique latine. Je réponds toujours la même chose: «Vous savez, ce qui m'intéresse, c'est l'impact de l'Évangile et de la présence des chrétiens dans le processus de libération du peuple latino-américain. Et à l'intérieur de cela, il y a une petite part pour la théologie de la libération». En disant cela, je ne prétends pas prendre une élégante distance par rapport à la théologie de la libération. Je continue d'y travailler; je pense que c'est un instrument utile, mais à sa place, pour favoriser des engagements concrets dans une Église qui doit être de plus en plus solidaire avec les pauvres. Je pense que cette théologie vient finalement du contraste entre une réalité marquée par la pauvreté et donc par la mort, et la nécessité d'annoncer la résurrection de Jésus-Christ. La résurrection de Jésus est la victoire sur la mort, la mort de la mort.

Vous vous rappelez ce texte de l'Ancien Testament que saint Paul répète: «Mort où est ta victoire?»³. Toute fête chrétienne est une moquerie de la mort pour affirmer que la mort n'est pas le dernier mot de l'histoire. La vie don de Dieu, est le dernier mot de l'existence humaine. Je pense que c'est cela qui est en procès dans l'Église latino-américaine. Pour cette raison, la réflexion théologique a une valeur parce qu'elle est soutenue par la vie d'une Église et de beaucoup de communautés chrétiennes. Autrement, elle n'aurait pas beaucoup de sens en dehors du monde intellectuel.

³ 1 Corinthiens 15:15; Isaïe 25:8 et Osée 13:14 cités très librement.

Je termine d'une façon très peu académique et je vous demande simplement de prier pour mon continent et mon Eglise. Je suis convaincu que si vous tenez compte des pauvres du monde, vous êtes déjà en condition de trouver votre place dans cette option préférentielle pour les pauvres.

Gustavo Gutiérrez
Instituto Bartolomé de Las Casas — Rímac
Apdo. Postal 3090
Lima 100, PÉROU

La MORT d'ALING YONING

Benedictus B. Triatmoko, S.J.

Aling Yoning est morte. Johanna Stadelmann, la coordinatrice du Mouvement ATD Quart Monde¹ à Manille, m'en a informé par téléphone, un soir. «Comment est-elle morte?» ai-je demandé. «Elle est morte paisiblement. Je crois qu'elle savait qu'elle retournait au Seigneur» m'a-t-elle répondu.

Je suis resté muet un moment. Je ne savais pas vraiment ce que je ressentais. Pour la première fois de ma vie, la mort de quelqu'un m'a profondément marqué. C'était bizarre. Pourtant, j'avais déjà assisté à la mort de plusieurs personnes pendant mon travail à l'hôpital. Le matin, on apportait plusieurs personnes à l'unité de soins intensifs et, l'après-midi, on les sortait sur des charrettes. Toutes ces expériences m'ont marqué d'un sens du mystère de la mort et de la souffrance humaine. Mais la mort d'Aling Yoning m'a apporté un autre sens. Pas essentiellement le sens de la vie après la mort, pas la question de savoir si l'éternité est un rêve illusoire ou une promesse réalisée: la mort d'Aling Yoning m'a révélé le sens d'une vie.

Quand j'ai raccroché le téléphone, j'avais les larmes aux yeux. J'étais triste, parce que son beau sourire allait me manquer; mais j'avais aussi de la joie au coeur, parce que je croyais qu'elle était dans le sein d'Abraham. Sa vie entière a été une lutte pour la vie et elle l'a menée à son terme avec dignité.

Aling Yoning faisait partie des personnes qui ont élu domicile dans le cimetière du Nord, à Manille. Environ mille familles y habitent, dont quelques-unes depuis la fin de la deuxième guerre mondiale. À peu près la moitié travaillent comme gardiens des tombes des riches. D'autres y travaillent comme fossoyeurs, peintres et ouvriers. Certains vivent, comme Aling Yoning le faisait, dans les tombeaux de familles riches ou bâtissent des abris auprès de leurs hauts murs. Une fois par an, il faut qu'ils déménagent avant la Toussaint, alors que le cimetière se remplit de gens qui viennent visiter les tombes. Ils vivent sous la menace constante que leurs abris soient détruits par le gouvernement local. Malgré cette menace et la Toussaint, ils y retournent toujours et ils rebâtissent leurs abris auprès des mêmes tombeaux. Ils ne peuvent aller nulle part ailleurs. Il en a été ainsi d'année en année.

¹ Le Mouvement ATD Quart Monde est une ONG internationale fondée en 1956 par le P. Joseph Wresinski au camp pour les sans-abri à Noisy-le-Grand, près de Paris. Le mouvement comprend aujourd'hui plus de 300 bénévoles permanents et opère en 116 pays sur quatre continents.

Quand Johanna m'avait présenté à elle, Aling Yoning était déjà obligée de garder le lit. À cette époque, elle avait à peu près 50 ans. Je l'ai vu allongée sur un long banc, incapable de bouger, entre deux grandes tombes de marbre dans un mausolée. C'était son seul abri. Elle n'avait pas de maison, même pas de petite cabane. Elle n'avait pas de famille.

Je ne pouvais imaginer pauvreté pire que celle qu'elle vivait. Non seulement elle était dépourvue des nécessités matérielles ordinaires: elle n'avait même personne avec qui partager les fardeaux de la vie. Elle souffrait de plusieurs maladies. Celle qui l'a tuée était, je crois, la filariose, maladie parasitaire portée par les moustiques. Les germes des parasites avait bloqué ses ganglions lymphatiques et avait fait gonfler sa jambe. Elle était vieille avant l'âge, avec les cheveux complètement blancs.

Même si elle était terriblement malade, elle savait nous offrir son beau sourire charmant. «Comment vont mes enfants? Est-ce qu'ils ont été gentils pour vous?» Elle posait ces questions à Johanna, après l'avoir saluée. Plus tard, Johanna m'a dit qu'Aling Yoning avait été celle qui l'avait aidée, lorsqu'elle avait rassemblé les enfants la première fois pour la bibliothèque des gamins de rues. Johanna m'a présenté comme un scolastique jésuite qui l'aidait à la bibliothèque. Je lui ai dit que je venais de l'Indonésie et que mon tagalog était encore pauvre, mais que j'étais en train de l'apprendre pour pouvoir parler avec les enfants. À ma grande surprise, elle parlait couramment l'anglais. Elle était ravie d'apprendre que j'allais devenir prêtre. Elle m'a demandé de venir m'asseoir à côté d'elle. Elle m'a tenu par la main fermement. Elle m'a accueilli chaleureusement. Nous ne sommes pas restés longtemps chez elle, ce jour-là. Nous sommes partis vers une autre bibliothèque de rue, après lui avoir dit que nous allions revenir la voir.

Un jour nuageux, je suis allé seul à la bibliothèque de rue du cimetière du Nord. Je marchais dans les environs afin d'amener les enfants au Cercle, quand il a commencé à pleuvoir. Je me suis aperçu que j'avais laissé mon parapluie dans le Jeepney. J'ai essayé de me couvrir avec le paillason de plastique qui servait à faire asseoir les enfants. Je commençais à m'inquiéter, car la pluie s'infiltrait dans le sac où se trouvaient les livres d'enfants. Je cherchais un abri, quand j'entendis quelqu'un m'appeler. C'était Aling Yoning. Elle m'invita à entrer chez elle. Il y avait trois femmes avec elle et cinq enfants à l'intérieur. C'était des parents qui s'occupaient d'elle.

J'étais déjà à demi-mouillé quand je rentrai chez elle. Je ne savais que faire, lorsqu'elle m'offrit une couverture déchirée pour me sécher. Je pris la couverture et plutôt que de m'en servir pour moi, je me mis à essuyer les livres mouillés. Lorsque je pris conscience de ce que je faisais, j'eus honte de moi: comment pouvais-je faire cela malgré sa générosité? J'utilisai ensuite la même couverture pour m'essuyer le visage, espérant qu'elle n'avait pas remarqué mon hésitation. Je la vis me sourire en disant: «N'aie pas peur, Frère, elle est propre.» Ne sachant que dire à cause de mon embarras, je détournai la conversation en lui demandant où en était son état de santé. Elle me dit que cela se détériorait de jour en jour. Elle comptait ses jours. J'étais impressionné par la façon dont elle décrivait son état. Je ne remarquai aucune tristesse dans sa voix. Au début, je croyais qu'elle cherchait à camoufler ses sentiments. Mais après quelque temps, je constatai que ses paroles venaient d'une grande paix intérieure. Elle avait accepté sa souffrance bien avant de savoir qu'elle allait mourir.

La pluie continua à tomber durant plus d'une heure. Des orages grondaient au loin et le vent se mit à souffler violemment. J'entendis les gens du voisinage qui se transmettaient la nouvelle entendue à la radio: une tempête allait frapper Manille. On avait déjà donné le premier signal. J'étais un peu désespéré, car il était impossible de faire le service de bibliothèque et je ne pouvais

rentrer chez moi. Je songeais à leur laisser les livres et à me rendre chez moi en utilisant le paillason de plastique pour me protéger de la pluie, quand je vis un éclair tomber sur un ange au sommet du tombeau tout près. Tout le monde lança un cri, quand la statue tomba par terre, les ailes brisées.

Tout à coup, un vent très fort s'éleva, emportant une ondée. L'eau jaillit vers nous sous pression, comme d'une conduite d'eau éclatée. Tout le monde sauta pour éviter le coup, sauf Aling Yoning, qui ne pouvait bouger de son lit. Spontanément je me levai pour la protéger de mon corps. Je sentis l'eau me frapper dans le dos et fus tout mouillé. Les enfants éclatèrent de rire en me voyant et moi-même ne pus m'en empêcher. Pour l'instant, on se sentit soulagé.

Nous nous déplaçâmes dans le coin du tombeau: c'était le seul endroit sec. Le vent et la pluie pénétraient toujours par le côté ouvert du tombeau. J'essayai de le couvrir avec tout ce que je pus trouver, y compris le paillason de plastique. Puis, je rejoignis les autres dans le coin et m'y assis en silence. Nous y étions entassés comme du poisson séché. Je pris une enfant sur mes genoux. Elle tremblait de froid. Je la serrai fermement. Se sentant à l'aise, elle s'endormit immédiatement. Je regardai son petit visage et me demandai ce que lui réservait l'avenir. Je ne pouvais comprendre pourquoi la vie était si cruelle pour cette enfant innocente.

Aling Yoning semblait avoir lu mes pensées. Elle me dit qu'elle avait environ l'âge de ce jeune enfant, lorsqu'elle vint ici, à Manille, avec son père et ses deux soeurs. Après le décès de sa mère, son père avait vendu le terrain qu'ils avaient en province et avait déménagé à Manille pour trouver mieux, car en province il n'y avait que de la pauvreté. Son père travailla fort comme concierge dans un restaurant chinois, afin de gagner le nécessaire quotidien, tandis qu'il se servait de l'argent que lui avait rapporté la vente du terrain pour faire éduquer ses enfants.

Aling Yoning était l'aînée et elle avait pu terminer ses études secondaires. Elle voulait continuer ses études au collège, mais ne put le faire, car son père tomba malade. Il avait la tuberculose. Ils dépensèrent tout l'argent qui restait pour le guérir. Ils durent vendre tous leurs biens, un à un, jusqu'à ce que tout fût vendu. Finalement, son père mourut, ne leur laissant rien. Aling Yoning devait maintenant travailler pour assurer sa propre subsistance et celle de ses deux soeurs. Elle fit autant de métiers qu'elle put: laver le linge des autres familles, disposer les fleurs pour les enterrements, nettoyer les tombeaux, etc. Elle réussit à amasser assez d'argent pour payer les dettes et assurer les études de ses deux soeurs. Une de ses soeurs épousa un gardien du même cimetière. L'autre épousa un policier. Elle a assez bien vécu.

Un autre tempête arriva et interrompit son récit. Les grondements du tonnerre duraient plus d'une minute chacun. Suivait un instant de silence. Je regardai son visage. Elle semblait tout absorbée par ses pensées. Je me demandais à quoi elle pensait. Je brisai le silence en lui demandant si sa soeur connaissait son état et si elle était disposée à l'aider à sortir de cet endroit. Elle répondit que sa soeur était morte dans un accident, quelques années auparavant. Elle aussi, Aling Yoning, avait essayé de loger chez certains de ses neveux qui étaient bien à l'aise. Au début, ils l'acceptèrent volontiers, mais après quelque temps ils la traitèrent comme une servante. C'est pourquoi elle décida de retourner à ce cimetière pour y vivre seule. Au cimetière elle vivait pauvrement, mais les gens autour d'elle la respectaient.

Elle sortit des photos d'un sac qui lui servait d'oreiller et me les montra. «Ce sont des photos de mes neveux et de leurs familles. Autrefois, je les accrochais au mur sous cette croix, dit-elle en indiquant une grosse croix de béton accrochée au mur; mais je les ai retirées, car je ne pouvais oublier combien était humiliante leur façon de me traiter».

Je regardai ces photos. Elles avaient été prises au temps de Noël, quelques années auparavant. Sur l'une de ces photos, elle jouait avec des décorations de Noël au milieu de petits enfants. Je lui demandai qui ils étaient. Elle ne répondit pas, mais regarda la photo en silence. Ses yeux étincelèrent et j'ai deviné que la photo lui avait rappelé de doux souvenirs. Tout à coup, elle me dit: «Ils me manquent beaucoup. Ce sont les enfants d'un de mes neveux. Si seulement je pouvais pardonner à leur parents...» Je l'entendis soupirer. Elle continua: «Ils sont venus ici, une fois, et m'ont demandé de retourner à leur résidence, mais j'ai refusé.» Après avoir dit cela, elle ferma les yeux. Il me sembla qu'elle ne voulait plus parler.

La tempête avait duré plus de deux heures. Il n'y avait plus de tonnerre, mais le vent et la pluie faisaient toujours rage. C'était l'heure du «lunch». Je vis deux femmes se lever pour préparer la nourriture. Elles prirent du riz et du bagoong². Je voyais bien qu'elles en avaient à peine assez pour elles-mêmes; avant qu'elles ne m'invitent à partager, ce qu'elles allaient certainement faire, je leur dis que j'étais servi, puisque j'avais apporté ma nourriture. Je sortis quelques sandwiches de mon sac. Mais comme j'avais perdu l'appétit, je les donnai aux enfants, qui étaient heureux de les avoir. Je ne pris qu'un seul morceau, que je mélangeai au bagoong que l'on finit par m'offrir.

Nous causâmes des différents modes de cuisson que je connaissais dans ma culture et ils me renseignèrent sur certains mets philippins. C'était intéressant de constater qu'il y avait des ressemblances dans nos cuisines traditionnelles. Une autre heure passa et maintenant, c'était le calme. Parfois, il y avait des coups de vent, mais il ne pleuvait plus. Je décidai de me risquer à retourner chez moi avant une autre averse. Je les quittai après avoir dit une courte prière pour Aling Yoning.

Au retour, j'ai vu des enfants qui jouaient dans l'eau. Ils mettaient de l'eau dans des sacs de plastique et les lançaient à leurs amis. C'était amusant, mais ça devenait brutal. Je les entendis crier mon nom. Je leur souris et leur fis signe de la main à distance. Certains réparaient leurs maisonnettes endommagées par la tempête. Je saluai ceux que je connaissais. Je ris de leur boutade: une démolition serait pire que cet orage.

Une fois assis dans le jeepney, je ne pus m'empêcher de penser à Aling Yoning. Ses mots résonnaient dans mes oreilles: «Si seulement je pouvais pardonner à leurs parents...» Je priai Dieu de lui donner une dernière chance, de guérir son cœur blessé, avant qu'elle ne ferme les yeux pour l'éternité. Tout à coup, je me suis senti épuisé et me suis endormi.

Environ un mois plus tard, Johanna et moi visitons Aling Yoning à nouveau. C'était ma dernière visite. Bien à regret, nous n'avons pu lui parler, car elle dormait. Je vis que son lit était au même endroit que le mois précédent. Elle était étendue, le visage couvert de sueurs à cause de la chaleur de l'été. Lorsque je regardai autour de la pièce, je découvris quelque chose de différent: sous la croix de béton il y avait les photos des neveux qui avaient été fixées avec soin au mur.

Benedictus B. Triatmoko, S.J.
Arrupe International Residence
P.O. Box 4132
1099 Manille
PHILIPPINES

² Bagoong est un mets philippin fait de crevettes séchées. C'est épicé et très salé.

Le ZAÏRE que nous VOULONS: Un PROJET de SOCIÉTÉ

Muhigirwa Ferdinand, S.J.

Le centre d'Études pour l'Action Sociale (CEPAS) de Kinshasa a publié il y a un an une brochure intitulée *Le Zaïre que nous voulons: Un projet de société*¹. Cette brochure répond aux attentes exprimées lors de la réunion, en mai 1992, des jésuites de la province d'Afrique centrale qui travaillent dans le secteur social. Ceux-ci désiraient avoir un document de vulgarisation qui présenterait un projet de société, comme support à l'animation démocratique dans les différents secteurs de la vie sociale. La brochure a été élaborée par un groupe de réflexion, composé de trois jésuites et de huit laïcs. Elle est ainsi le fruit d'une étroite collaboration entre jésuites et laïcs à laquelle nous invitent les textes préparatoires à la 34^e CG.

De nos jours, à la fois l'Église et la Compagnie nous appellent avec urgence à un compagnonnage fructueux avec les laïcs. Les défis toujours plus complexes de l'évangélisation dans un monde changeant demande à la Compagnie de répondre aussi efficacement que nous le pouvons².

Qu'en est-il du contenu de la brochure? Elle comprend trois parties principales: les valeurs fondamentales, les acteurs sociaux et les stratégies. Mais, d'abord, quel est ce **projet de société**?

Nous voulons que s'instaure au Zaïre un État de droit où les droits et les libertés fondamentales sont respectés et protégés. Nous désirons un État où ceux à qui l'on confie un pouvoir, une autorité ou des armes les utilisent uniquement pour protéger la liberté, pour promouvoir la paix et pour assurer la sécurité et la justice de tous. Une société dont la vie économique soit orientée vers le bien-être de tous. Une société où chacun puisse de plus en plus être participant actif et libre à la vie de la nation. Une société dans laquelle tout ce qui est beau et valide dans les traditions culturelles puisse être conservé et développé tout en s'ouvrant aux valeurs universelles. Dans cette nouvelle société, le sens religieux jouera son rôle de fondement d'une moralité et d'une solidarité plus grandes entre tous les enfants de Dieu.

Ce projet de société s'articule autour de **valeurs fondamentales** comme le respect des droits et libertés de l'homme et des peuples, la démocratie, le sens du bien commun, le sens de responsabilité individuelle et collective, le bien-être de la population, l'honnêteté, la créativité, la solidarité et la procréation, etc. Ces valeurs fondamentales ne deviendront des réalités au sein de la société qu'à deux conditions: premièrement, la mise en place d'institutions assurant le mieux possible la participation responsable de tous et le contrôle des dirigeants en vue du bien commun; deuxièmement, la transformation effective des mentalités marquées par des décennies de pouvoir colonial ou autocratique.

¹ *Le Zaïre que nous voulons: Un projet de société*, Éditions du CEPAS, Kinshasa, octobre 1993, 52 pages. Pour toute commande, s'adresser à Richard Erpicum, S.J., Directeur du CEPAS-Kinshasa, c/o Chaussée de Haecht 8, 1030 Bruxelles (Belgique).

² *Les Jésuites vers la 34^e CG*, CIS 75 (1994), 101. Voir spécialement pp. 101-117.

Sont ensuite considérés les différents **acteurs sociaux** et les institutions qui joueront un rôle prédominant dans l'édification de cette nouvelle société. Il s'agit principalement de la personne humaine, de la société civile, de l'État avec ses diverses composantes, des organisations diverses comme les partis politiques, les organisations non-gouvernementales (O.N.G.), les organisations religieuses de différentes confessions et les syndicats.

Enfin, il est question des **stratégies** à mettre en oeuvre par les acteurs sociaux et les institutions. Dans les domaines politique et juridique, il faut concevoir une interdépendance du législatif, de l'exécutif et du judiciaire au sein d'un État démocratique, repenser la politique de l'habitat, réorganiser les services de cadastre, informer sur les droits et obligations dans le domaine foncier. Dans le domaine économique, mettre en place une économie endogène dynamique adaptée à nos besoins, restaurer le système bancaire, de l'épargne, du crédit et de commercialisation des produits, promouvoir l'autosuffisance alimentaire, assurer une répartition juste du revenu national.

Dans le domaine social, revoir les programmes scolaires en fonction des besoins du développement du pays, restaurer les infrastructures routières, éducatives et hospitalières, développer la vie associative (O.N.G. et les syndicats). Dans le domaine culturel, garder nos valeurs africaines de solidarité, de procréation, d'amour du sacré, tout en nous ouvrant à l'universel, car seul le développement à partir de sa propre culture constitue un progrès réel pour un peuple. Dans le domaine religieux, repenser la religion comme la source profonde et inspiratrice de notre engagement pour le développement intégral de l'homme.

Fruit d'une réflexion, à la fin de cette brochure, sont proposées certaines questions qui invitent les individus et les groupes, à réfléchir ensemble et à envisager comment ils peuvent contribuer à la construction de cette société nouvelle. La brochure est, en effet, un exemple d'une «étroite collaboration avec les laïcs»³, considérée comme un préalable pour la crédibilité de notre mission apostolique".

C'est dans cette perspective que le projet apostolique de la PAC invite les jésuites à

orienter toutes les activités (des maisons de formation, des collèges, des paroisses, des maisons de retraite et des oeuvres sociales) de telle manière qu'elles contribuent simultanément à l'annonce de l'Évangile et à la promotion de l'homme; celle-ci exige, à son tour, à la fois la promotion de la justice dans les relations sociales et une promotion des valeurs propres de chaque culture.

Ce qui est affirmé de la PAC est aussi valable pour les autres provinces et régions de l'Assistance d'Afrique. Il s'agit, à notre avis, dans ces différentes provinces et régions, d'aider les acteurs sociaux à prendre eux-mêmes en charge leur progrès, à créer des institutions et à envisager des stratégies d'actions pour que les structures de la société répondent davantage aux exigences de la dignité de l'homme et du développement.

Pour le corps apostolique de la Compagnie de Jésus, ce livret nous rappelle l'expression moderne de notre mission: «la lutte pour la foi et la lutte pour la justice qu'elle implique»⁴, convaincus

³ 33^e CG, D.1, n^o 47.

⁴ 32^e CG, D.2, n^o 2.

que nous recherchons «la justice sociale à la lumière de la justice de l'Évangile», laquelle est en quelque sorte «le sacrement de l'amour et de la miséricorde de Dieu»⁵.

Muhigirwa Ferdinand, S.J.
 Collegio Bellarmino
 Via del Seminario, 120
 00186 Roma, ITALIE

+ + + + +

LETTRES et COMMENTAIRES

À la lecture de votre dernier numéro de *Promotio Justitiae*, j'ai d'abord été impressionné par le contenu, puis, j'ai pris conscience de la révolution que la Compagnie est en train d'effectuer. C'est là, peut-être, la principale oeuvre qui s'accomplit dans l'Église de ce siècle. Et comme nous fait défaut encore la base théorique nécessaire pour la réaliser! (À la lecture de Bob Doran, S.J., je vois qu'il frappe juste, mais j'imagine qu'il faudra 50 ans avant que son point puisse être exprimé de manière intelligible.) Et, évidemment, les jésuites, avec l'éducation jésuite, sont à l'aise dans la théorie, mais manquent d'aisance sur certaines bases.

L'observation du Père Kolvenbach*, selon laquelle il vous faut donner **votre propre être**, a fait surgir dans mon esprit la question de la vie religieuse. C'est de cela qu'il s'agit: se donner soi-même, c'est-à-dire son corps, à ses croyances sur la puissance et l'amour de Dieu. Ce qu'il faut, c'est une redéfinition du voeu de pauvreté. Prétendre être pauvre n'est pas un moyen de se donner **soi-même** à la justice sociale. Cela regarde la structure financière des ordres religieux, la structure de la formation religieuse, les principes d'éducation, etc. Tout de suite surgit un débat dans ma tête dont l'exposition exigerait des pages et qui sans aucun doute exprimerait gauchement ce pour quoi vous vous êtes battus pendant des années. Disons seulement qu'au bout du compte, la pratique de la pauvreté ne devrait être ni la souffrance, ni l'impuissance (j'avoue l'avoir pensé pendant presque toute ma vie), mais bien plutôt une richesse et un pouvoir importants, le tout issu de façon réelle et démontrable de la Providence de Dieu et exploité en dépendance de Dieu. C'est là un idéal qu'on pourrait avoir en estime.

En Amérique du Nord, on penserait parfois que l'Église d'ici est en chute libre. Mais l'instant d'après, quand on regarde d'autres institutions en compétition... En toute hypothèse, cela m'encourage beaucoup de vous voir travailler comme vous le faites.

⁵ 33° CG, D.1, n° 32 (cf. 32° CG, D.4, n° 18):

* «Le commandement nouveau dit aussi qu'il faut donner son propre être, sa propre personne. Tant que nous donnons à peine ce qui est à nous, nos idées, notre capacité d'organisation, nos réalisations plus ou moins efficaces, nous n'avons rien donné. Il faut donner sa propre vie, à l'image du Christ» (*PJ* n° 51, mai 1993).

Beaucoup de bonnes choses dans *PJ* n° 54 (février 1994), que j'ai lu avec plus d'attention que d'autres et qui m'a vraiment plu. Par-dessus tout, je suppose que la quantité et la qualité des réactions vous redonnent la conviction que vous contribuez à instaurer au sein de la Compagnie une réflexion qui en vaille la peine.

Gabino Urbarri: très intéressant. D'autres seraient-ils d'accord avec l'accent qu'il met sur le mysticisme de la mission, au-delà de la mission elle-même? (La référence aux jeunes des communautés de l'Arche était certainement convaincante.)

Vladimir Šatura: j'ai aimé le début, mais la fin m'a dérangé. J'étais bien d'accord que certains des documents préparatoires à la 34^e CG comprenaient tout ce qu'on peut trouver sous le soleil, sans aucune indication de priorités. Mais je pense que cela était voulu, en tant qu'inventaire exhaustif à partir duquel les membres de la base pourraient débattre les priorités. De toute manière, les deux premiers points du P. Šatura ont touché la cible: il a vraiment traité du thème de l'environnement et de celui du mariage et de la famille comme de priorités. Mais après, il s'est mis à errer, comme un politicien désireux de donner quelque chose à chacun dans son programme. Ce n'est pas que je sois en désaccord avec l'affirmation selon laquelle «conscience et foi sont importantes», mais l'analyse s'est révélée tellement faible vers la fin.

J'ai eu du mal à saisir la manière dont les PP. Šatura et Agacino ont utilisé «le sociologique». Je suppose que cela veut dire une analyse de science sociale dépourvue de toute perspective religieuse ou spirituelle particulière.

Il m'est venu une pensée à propos de la pauvreté, en relation avec plusieurs des articles, particulièrement celui de Daniel Marfa Agacino, S.J. À moi, la pauvreté apparaît comme une impuissance. Elle peut être volontaire: un vœu de pauvreté (mais celui-ci tend à concerner les possessions matérielles, pas l'exercice du pouvoir). Elle peut évidemment être non volontaire. Le principal est de considérer comme secondaires les considérations **matérielles** dans la définition de la pauvreté, secondaires par rapport au **contrôle personnel sur les choses qui importent** à l'individu et dans la mesure où l'environnement d'un chacun **garantit** l'approvisionnement des choses qui importent (donc, les deux côtés de la médaille).

Par exemple, j'ai découvert il y a quelques années que notre curé était «riche» de façon active et oppressive, parce qu'il insistait pour que ses préférences esthétiques, et seulement elles, soient réalisées dans la décoration de l'église, les jours de fêtes. Il dominait complètement ce qui pour lui avait de l'importance: il ne partageait même pas le pouvoir, n'eût été que de laver les pieds, c'est-à-dire servir les autres qui décidaient. L'autre côté de la médaille: son toit, son garde-manger, ses médicaments et sa pension étaient tous assurés.

Mais j'ai aussi découvert, dans des familles matériellement riches, des membres entièrement pourvus qui étaient manifestement pauvres.

[Les noms sont omis]
Montréal et Ottawa
CANADA

+ + + + +

Je travaille à Madagascar depuis 32 ans et demi comme technicien pour le développement agricole. Les tabloïds reçus en vue de la 34^e CG m'ont incité à envoyer mon point de vue, mais je n'avais pas le temps. Bloqué à Tananarive jusqu'à Pâques par manque d'essence (conséquence du cyclone Geraldo), j'en profite pour envoyer mon avis sur quelques points qui me paraissent importants; mais on est toujours mauvais juge dans ses propres affaires. Je vous signale que nous n'avons pas de fax ni de courrier électronique. Nous appartenons au tiers-monde pauvre et qui s'appauvrit encore.

Je vous remercie d'avoir réalisé le tableau «Où Nous situons-nous dans le monde?» (*PJ* n° 54). Il a forcément demandé un gros travail. Mais il est très instructif. Dans la liste des pays à développement humain élevé, je ne vois guère que Costa Rica, Singapour, le Venezuela et le Mexique (avec l'Australie, bien sûr, mais quelle est la partie vraiment habitée?) qui sont situés dans leur totalité ou leur plus grande partie entre les Tropiques. Dans le second groupe, il n'y a que Maurice et l'Algérie (avec l'Afrique du Sud, mais que peut signifier son classement?) qui appartiennent à l'Afrique. Dans le troisième, se trouve la très grande majorité des pays africains.

Depuis très longtemps, je demande que le tiers-monde, qui est une réalité, soit divisé en 4 groupes qui ont très peu à voir l'un avec l'autre: l'Amérique latine, où ce sont les colonisateurs qui ont été décolonisés, mais jamais les vrais colonisés; l'Asie centrale et du Sud aux civilisations millénaires et densités de population énormes; les pays de l'Islam en y subdivisant les pays pétroliers, et l'Afrique Noire qui s'enfoncé dans des problèmes inextricables. Un participant d'une précédente CG m'avait dit sa surprise de constater que les jésuites originaires des trois tiers-monde (sauf Islam, bien sûr) cités ci-dessus n'avaient pratiquement pas de problèmes communs en dehors de ceux de toute la Compagnie.

Mais c'est surtout la Compagnie qui nous intéresse ici. J'ai entre les mains deux catalogues de provinces de l'Assistance d'Afrique. Dans la province d'Afrique de l'Ouest, sur 171 jésuites, j'en trouve une trentaine environ qui travaillent dans ou pour le monde rural. Dans la province de Madagascar, sur 251, j'en trouve au plus une cinquantaine. Dans ce pays-là, le monde rural représente 80% de la population; la Compagnie n'y consacre que 20% de son personnel ou moins.

Personnellement, mon travail ici m'amène à distinguer, dans les pays du tiers-monde africain (je connais trop mal les autres pour en parler), la partie de la population qui appartient encore à la «civilisation rurale traditionnelle» de celle qui appartient déjà à la «civilisation industrielle»¹. Si on prend les 4 ou 5 milliards d'hommes qui peuplent la terre, combien appartiennent à la première catégorie et combien appartiennent à la seconde? Le P. Šatura se plaint (*PJ* n° 54) que le «texte préparatoire» soit exclusivement sociologique. Quel est, dans ce texte, le pourcentage qui s'applique au tiers-monde, même si ce n'est pas exclusivement? peut-être 5%. À une congrégation provinciale, j'avais proposé un postulat demandant que lorsque la congrégation générale légifère, elle pense que cette législation doit s'appliquer également au tiers-monde.

La réflexion suivante ne s'applique pas seulement à la Compagnie, mais à toute l'Église. Comme «test» de l'intérêt qu'apporte l'Église au développement rural du tiers-monde — qui est nécessaire pour que les populations croissantes puissent «vivre», avoir de quoi manger avec une alimentation

¹ Je renvoie à mes deux articles: «Lo sviluppo agricolo del Terzo Mondo visto attraverso 25 anni di attività nel Madagascar», *Civiltà Cattolica* 3331 (1^{er} avril 1989), 17-30, et «Note sul sistema di risicoltura intensiva in Madagascar», *Civiltà Cattolica* 3413 (5 Septembre 1992), 403-16.

suffisamment équilibrée et pouvoir se développer intellectuellement et moralement —, je propose de comparer ce secteur-là au secteur «santé». L'Église en tant que telle consacre-t-elle autant de personnel et d'argent, sur l'ensemble d'un pays, pour «apprendre aux gens à vivre» (ce qui demande des années) que pour les «empêcher de mourir» (où bien souvent, il suffit de quelques piqûres ou de quelques remèdes)?

En avril 1993 les responsables de l'action sociale des différentes provinces de l'Assistance d'Afrique se sont réunis. Bien sûr, on y a dit beaucoup d'excellentes choses, mais j'ai cherché en vain, dans le compte rendu, quelque chose montrant qu'on s'était préoccupé du problème du choc des civilisations et des bouleversements considérables apportés au budget moyen des masses rurales pendant que la croissance démographique réduisait d'année en année les possibilités de revenu.

Le jésuite moyen n'est-il pas le reflet de l'intelligentsia de bonne volonté de son pays? S'il n'y pense pas, l'administration et la «bonne société» ne s'en préoccuperont pas davantage. On va faire des efforts gigantesques pour les bidonvilles et les masses urbaines sous-alimentées et sans travail. Cela servira d'alibi pour laisser se dégrader la situation humaine des ruraux qui constituent le réservoir inépuisable qui alimente les mêmes bidonvilles.

Si on prend la collection de *Promotio Justitiae* depuis le début, ce sont les Centres sociaux du «Nord» qui ont fourni le très grande majorité des articles. Les problèmes sociaux du «Sud», sauf peut-être pour les Philippines, n'ont pas occupé et de loin une place proportionnelle aux masses humaines concernées. Le P. Šatura parle des problèmes de l'environnement, du mariage, de la conscience et de la foi. Il a raison, mais y a-t-il solution si on ne prend pas ces problèmes par la base? Combien de chances a un mariage de réussir s'il n'y a aucune formation au départ? Est-il plus facile de former le conscience à 30 ans ou de la former avant l'adolescence? Peut-on espérer que l'environnement soit respecté si on n'en a jamais parlé aux enfants d'âge scolaire? Et ne faudrait-il pas poser, alors, la question de la formation donnée dans bien des séminaires et des scolasticats?

Je voudrais terminer ces réflexions déjà trop longues sur un problème que je ne me souviens pas d'avoir vu évoquer dans *Promotio Justitiae*. C'est celui du «paternalisme». Plus on a affaire à des masses populaires, plus le danger est grand pour nous. Ne sommes-nous pas à la fois les éducateurs et formateurs, les pourvoyeurs d'aumônes, de vivres, de travail, les conseillers qui savent, qui peuvent apporter des solutions, etc...? Et, même sans s'en rendre compte, on tranche, on décide, on commande devant des gens qui trop souvent ne demandent que cela, à cause de leur complexe d'infériorité, par peur des responsabilités, pour ne pas risquer d'être critiqués par les autres. Au lieu d'éduquer, on fait de la contre-éducation, au lieu de former des adultes, on infantilise les gens, au lieu d'enseigner à réfléchir, on aliène.

Henri de Laulanié, S.J.
Collège St. Michel
B.P. 3832
101 Antananarivo, MADAGASCAR

+ + + + +

Voici quelques idées suscitées par le numéro 56 de *Promotio Justitiae*, qui m'a beaucoup poussé à la réflexion. La description de la Compagnie par, le Prof. Paul Ricoeur comme «un des rares

lieux où la vision mondiale prévaut et donc où les contradictions à cette vision — parce qu'invalides — soient explicitées» a vraiment touché une corde sensible de mon expérience.

Il semble avoir trop peu de lieux dans la société ordinaire où l'on puisse trouver une ambiance d'objectivité comme on en trouve normalement dans la Compagnie. Cependant, et chose triste à dire, même dans les communautés de la Compagnie la réaction émotionnelle à certaines questions domine assez souvent. Néanmoins la Compagnie est un de ces «rares lieux», comme Ricoeur l'a dit, «où une vision mondiale puisse prévaloir.» Ceci est vrai.

Nous avons une puissance dans la Compagnie qui est énorme — ou qui offre au moins de grandes possibilités — dans la nature internationale de la Compagnie, que nous n'apprécions pas à sa valeur. Il serait peut-être plus exact de dire que le don que nous avons est plus en puissance que réalité.

Ceci peut sembler de l'exagération, mais notre situation est un peu semblable à celle des universités catholiques: avec le nombre des universités catholiques de par le monde il n'y a pas d'autre réseau pareil. Mais la coopération est souvent plus potentielle que réelle. Nous jésuites, nous sommes, trop souvent et de plusieurs façons, un «réseau» potentiel mais sous développé.

La courte description de Ricoeur me rappelle ce que nous possédons déjà dans la Compagnie et dans l'orientation dans laquelle nous devons encore avancer. Merci pour un numéro du *PJ* très enrichissant.

Dan Ross, S.J.
Université catholique de Fujen
Faculté de théologie
242 Taipei Hsien, Hsinchuang
TAÏWAN, ROC

+ + + + +

RAPPORT sur la PROMOTION de la JUSTICE

Michael Czerny, S.J.

Préparé par le secrétaire pour la justice sociale, ce rapport a été présenté à la réunion du *tempo forte* du gouvernement de la Curie généralice en mai 1994, comme contribution au rapport sur l'état de la Compagnie *De Statu Societatis*, qui sera établi par la Congrégation générale.

1. La mission de la Compagnie et la promotion de la justice

Il existe une relation complexe entre la mission de la Compagnie, comme définie par le décret 4 en 1975, et l'apostolat social d'avant la 32^e CG, appelé soit action sociale, soit ministères sociaux ou travail pour la justice sociale, qui comprend un grand éventail de ministères: accompagnement direct et implication pastorale, oeuvres de secours et projets de développement, prêtres ouvriers et travail social, programmes de formation, recherche sociale et travail intellectuel.

Après la 32^e CG, la mission en général et les ministères sociaux ont tous été aux prises avec des conflits et une polarisation qui ont duré, en certains cas, pendant des années. Les difficultés ressortissaient à plusieurs éléments, dont l'idéologie et la théorie, et les passer en revue pourrait révéler encore certains aperçus importants pour l'avenir.

La Compagnie a expérimenté une *metanoia* considérable et les conflits se sont en grande partie résorbés. Nous avons acquis une compréhension plus profonde et meilleure de notre mission, la proclamation complète de la foi dans le Christ avec toutes ses conséquences pour la vie humaine dans le monde actuel. Un large consensus prévaut, concernant **l'intuition de base** du décret 4: rechercher la justice en tout ce que nous faisons, même si la chose peut d'abord paraître a-sociale; recourir à la justice comme critère pour évaluer si une entreprise donnée est apostolique ou anti-évangélique.

L'intuition de base mène les jésuites à accepter l'aide de collègues du secteur social; il y a quelques années, cela ne se faisait que rarement. Mais aussi, une atmosphère de fatigue se fait sentir, du cynisme parfois une certaine apathie, et surtout **une incertitude pratique**: un grand nombre des nôtres ne voient pas comment remplir l'engagement foi-justice, ni comment intégrer la dimension justice dans les ministères de la Compagnie déjà existants. Tout en constatant le pourquoi de cette situation, nous avons sans aucun doute besoin de développer des paradigmes utiles, des industries et des moyens concrets et de les rendre utilisables par tous. Étant donné le contexte, qui a beaucoup évolué et évolue encore rapidement dans le monde et dans l'Église, une évaluation très attentive, une auto-critique, une nouvelle manière de penser se révèlent, en toute hypothèse, de la dernière importance, en ce qui concerne à la fois la dimension sociale de la mission de la Compagnie et le secteur social comme tel.

Peut-être la seule contribution d'importance majeure que le secteur social peut assurer, au cours des décennies à venir, consiste-t-elle à aider la Compagnie à apprendre à lire les signes des temps. Cela consiste d'abord à se demander comment les nouvelles conjonctures (les années 90, la seconde session de Vatican II) affectent la mission et la vie de la Compagnie; cela implique le développement des outils appropriés d'**analyse sociale et culturelle**, l'évaluation apostolique et la planification — pour les divers apostolats de la Compagnie et autres ministères de l'Église.

Les lacunes dont nous souffrons dans l'exécution de notre mission et un grand nombre d'obstacles qui entravent les travaux et étaient impensables en 1975 peuvent donner à certains la tentation d'arrêter la proclamation de l'Évangile dans la perspective d'une plus grande justice sociale et de structures sociales transformées. Certaines expressions similaires et/ou complémentaires comme «évangélisation intégrale», «option préférentielle» ou «amour préférentiel», de même que certaines dimensions complémentaires comme celles d'**inculturation** et de **dialogue** représentent des voies d'approfondissement et de renforcement de notre mission (non la négligence des défis de l'injustice sociale); mais ici, il nous faut une perception plus systématique et tout en même temps pratique.

2. Renouveau de l'apostolat social

Il est très utile pour chacune des provinces de disposer d'un **coordonnateur** actif pour l'action sociale ou la justice sociale, qui soit attentif à la dimension sociale de la mission tout entière et veille aux travaux comme aux ouvriers à l'intérieur du secteur social. De la même manière, un **comité de la justice sociale** pluraliste en activité au niveau de la province est grandement appréciable. Troisièmement, un **centre jésuite** pour la recherche, la formation et l'action dans le domaine social peut rendre un énorme service, non seulement au peuple de Dieu en général,

mais aussi à la province et à l'assistance, voire jusqu'au-delà de celles-ci (quelque 65 de ces centres ont été identifiés à travers le monde).

À l'intérieur du secteur social, ceux qui accompagnent directement ou servent les pauvres, de même que ceux qui s'adonnent à la recherche, développent des politiques de remplacement ou promeuvent des changements structuraux, ont besoin d'apprendre à mieux collaborer. Cette **collaboration «verticale»** entre les divers types ou les divers niveaux de l'apostolat social sert à porter des jugements critiques et à renforcer de part et d'autre chaque espèce d'entreprise.

Au niveau explicitement socio-économique, tout le monde remarque la terrible carence de solutions pratiques aujourd'hui. Les jésuites ont beaucoup à offrir dans le développement de **solutions de rechange** viables pour l'impasse économique et sociale actuelle. Nous avons besoin aussi de mettre en commun expérience et expertise, afin d'aider à faire face à toutes les menaces faites à la vie, à la corruption généralisée, aux violations des droits humains, aux vagues de migrants et réfugiés, aux défis de la diversité culturelle et technique.

Un grand nombre de projets de justice sociale de la Compagnie ont besoin d'oeuvrer selon un mode interdisciplinaire. Ils devraient de plus en plus faire montre de toutes les dimensions apostoliques propres à la Compagnie, comme l'éducation formelle et informelle, les moyens de communication, la réflexion théologique et les Exercices spirituels. Cette **collaboration «horizontale»** avec les autres ministères aiderait les oeuvres de justice sociale à mieux s'intégrer à l'intérieur de la province, à développer de meilleures relations à l'intérieur de l'Église et à contribuer plus substantiellement à la formation première comme à la formation permanente.

3. Activités du Secrétariat pour la justice sociale (SJS)

Le thème dominant, depuis deux ans et demi, a été la préparation de la congrégation générale. Planifier et produire les essais/tabloïds impliquaient de larges révisions, des enquêtes, des consultations et de la réflexion. Semblable effort va au-delà de l'obligation de **re-penser** à laquelle se croyait tenu le SJS, en tout cas au commencement des années 90.

Huit numéros du bulletin *Promotio Justitiae: Échanges* ont paru depuis le début de 1992; quelque 3.000 exemplaires ont été imprimés en trois langues. *Promotio Justitiae* a tenté d'explorer les idées et préoccupations tant à l'intérieur du secteur social («verticalement») que dans la perspective des ministères apostoliques («horizontalement»). Il a également essayé de contribuer explicitement à la réflexion apostolique, en préparation à la 34^e CG

Le SJS a encouragé, facilité ou organisé plusieurs initiatives jésuites **internationales**. La plus ambitieuse a été l'atelier sur l'apostolat des indigènes, tenu à Anishinabe (au Canada), en octobre 1993¹. Une autre a été la consultation faite au sein des jésuites impliqués dans la démographie, à Ludwigshaven (en Allemagne), en février 1994. On a trouvé trois jésuites pour aider en Afrique du Sud au cours des semaines/mois qui ont précédé les élections d'avril 1994. Le SJR et le SJS ont collaboré, récemment, en fournissant des informations sur le Rwanda et le Burundi.

¹ *Wassean-Danda* «une lumière nouvelle pour nos yeux», est le nom donné à la réunion et le titre du rapport sur la conférence. Il a été publié, uniquement en anglais, et est disponible au Centre Spirituel Anishinabe, P.O.Box 665, Espanola, Ontario, Canada, P0P 1C0. Une contribution de 5 US\$ par exemplaire pour les frais serait la bienvenue, de la part de ceux qui peuvent facilement s'en acquitter.

Le SJS a contribué à organiser la présence de jésuites à plusieurs conférences des **Nations unies**: à Rio de Janeiro sur l'environnement (1992), à Vienne sur les droits humains (1993), au Caire sur la population (1994) et à Copenhague sur le développement social (1995). Les jésuites sont là à titre de journalistes représentant une revue jésuite, ou munis de lettres de créances du SJS ou d'une autre organisation non gouvernementale. Ils tentent de se réunir régulièrement pour réfléchir, partager, prier. Semblables conférences internationales, avec leurs séances préparatoires, nous offrent une excellente occasion à la fois d'apprendre et de donner, de faire de précieux contacts et d'aider à informer nos différents publics, par exemple en rédigeant quelque article sur la conférence dans une revue jésuite.

Comme, en tant que directeur de l'Institut des droits humains (IDHUCA), j'ai été impliqué dans le processus de paix de l'ONU au El Salvador (1990-1991), j'ai participé à une mission de l'ONU en Haïti en février 1993 et assisté à des réunions de l'ONU sur différents aspects pratiques des **droits humains**.

La besogne à venir du SJS dépend en partie de la façon dont la Compagnie entend développer son travail en réseau international et en communication, et comment elle entend assurer surveillance et stimulation dans les divers secteurs sociaux où les jésuites du monde entier sont impliqués: par exemple, les scientifiques préoccupés d'écologie, ou ceux qui travaillent au sein de populations aborigènes/indigènes/autochtones/ tribales, ou encore ceux qui s'adonnent à la démographie ou à des études de populations.

Depuis 1992, le nom de «**Secrétariat pour la justice sociale**» a été utilisé, d'abord pour exprimer la préoccupation relative à une dimension essentielle de la mission globale de la Compagnie, en même temps que pour désigner un secteur apostolique spécifique; ensuite, pour exprimer la disponibilité à l'égard de tous les ministères et de tous les jésuites, pas seulement de ceux qui sont engagés dans le secteur social; et troisièmement, pour identifier l'engagement de la Compagnie selon un mode que les autres, même hors de l'Église, comprendraient d'emblée.

++++++

Si vous avez été frappé par les idées que présente tel article ou commentaire, ou encore, si vous avez certains commentaires à proposer sur les essais préparatoires «*Les Jésuites: vers la 34^e CG*», une brève réaction de votre part sera bien accueillie. Pour envoyer une lettre à *PJ* en vue de publication dans une prochaine livraison, veuillez utiliser l'adresse ou le numéro de fax, ou recourir au courrier électronique indiqué sur la couverture.

Promotio Justitiae est publié par le Secrétariat pour la justice sociale à la curie généralice de la Compagnie de Jésus à Rome et est disponible aussi en anglais et en espagnol. Si vous souhaitez recevoir *PJ*, il suffit d'en faire requête au Père Socius de votre province, tandis que les non-jésuites sont priés de communiquer directement leur adresse à l'éditeur.

Éditeur: Michael Czerny, S.J.